

Alisio G. Blavitav

# Hystérie

**Conte de l'Hyperbole**



*To Lady Groggignouf, so that she may  
look down upon this book with  
all due respect.  
Love, now and never.*

C.

*Ils sont fous, ces humains !  
Gosciny et Uderzo, « La Zizanie »*

*Atmosphère, atmosphère ! Est ce que j'ai une gueule  
d'atmosphère ?  
Marcel Carné, « Hôtel du Nord »*

*Et ce monde rendait une étrange musique,  
Comme l'eau courante et le vent,  
Baudelaire, « Les Fleurs du Mal »*

*Il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort.  
Molière, « Le Tartuffe »*

## Prologue

*Une voix s'élèvera dans les nuées et entonnera son chant terrible et magnifique. Se frottant à la harpe des forêts, chaque branche d'arbre sifflera sa mélodie macabre. Elle s'élèvera dans l'immensité criarde et sombre de l'éther et contempera son amer carnage.*

Le mont Néron : toujours en éveil, jamais en sommeil. En véritable démon incontrôlable, il ne cesse de bouger et, ouvert à tous les vents et les marées, il est mortel d'y habiter. Sur ses pentes roussies par le soleil, aucun amas de pierres n'est immobile plus d'un an. Les avalanches y sont si fréquentes qu'aucune station de ski n'a jamais osé s'y installer. Aucun signal ne passe les barrières de ses pentes orageuses.

Une seule rivière dévale le mont Néron : Scylla. Elle arpente ses pentes abruptes puis se jette dans la vallée environnante en une cascade glaciale et blanche.

A la source, la rivière n'est qu'un petit torrent qui traverse la forêt, mais petit à petit, les différentes sources qui ponctuent son trajet permettent au torrent de se faire rivière. Le cours d'eau enfle tant et si bien qu'il se crée bientôt un lit imposant qui le mène jusqu'à son précipice.

Deux énormes rochers dressent leurs ombres au bord de

la falaise : ils clôturent la chute d'eau, ils l'encadrent, comme pour surveiller qu'elle prenne la bonne direction.

Une seule chose a survécu aux manigances de ce volcan diabolique.

Un chemin sinue autour de cette montagne, enjambant les rivières, louvoyant entre les pierres. Un chemin de fer.

Tout près (presque trop) de la cascade se trouve un pont ferroviaire. Il traverse le petit étang qu'a formé l'eau précipitée et continue sa route à flanc de montagne.

Mais les jours d'orage, lorsque la rivière est encore plus chargée que les autres jours, ne pouvant déborder des rochers qui délimitent trop parfaitement sa route, elle se jette encore plus loin que d'habitude et réussit à atteindre la voie ferrée qu'elle ne peut normalement qu'éclabousser.

Le train passe quelques fois par là, mais les conducteurs retiennent leur souffle. Quand celui qu'on appelle le mont-aux-morts a choisi ses victimes, il ne les lâche plus, les poursuivant quelques fois jusqu'au linceul.

Aujourd'hui, le mont a choisi ses morts : dans un compartiment de seconde classe, Pablo Arago, Philippe Colbert, Émilie et Joseph Dorian approchent rapidement leur arrêt.

Un ronflement emplît la vallée. Un rire semble s'élever entre les chênes rouges. Au sommet de la montagne, des pierres en déséquilibre se jettent dans la pente, jusqu'à former une véritable avalanche.

*Pont ferroviaire à flanc de montagne.*

*Rivière alpine sous le pont.*

*Un compartiment de train, à l'heure du goûter.*

# 1

## Paris

Ils étaient quatre.

Trois hommes, une femme.

Ils s'épiaient.

Comme des animaux en cage.

Et ce depuis plus de deux heures.

Personne n'avait ouvert la bouche pour entamer une conversation.

Ils avaient juste incliné la tête pour se saluer.

Sans même un bonjour.

Le premier homme était visiblement en couple avec la femme : on sentait les tensions et les habitudes qu'ils avaient accumulées depuis le jour de leur mariage. Elles semblaient les accompagner en permanence, pareilles à ces ombres doubles qui se disputent leurs propriétaires.

Lorsqu'ils étaient entrés, ils avaient, par souci de politesse nécessaire, rapidement salué l'homme insignifiant qui occupait le compartiment. Le mari avait alors sorti un ordinateur portable et sa femme une pile de dossiers qu'elle avait entrepris d'étudier scrupuleusement.

Au fur et à mesure du voyage, il avait semblé clair qu'elle était avocate. Dix minutes après le départ la sonnerie

stridente de son téléphone avait retenti, elle était sortie en furie en laissant entendre distinctement qu'elle ne désirait vraiment pas recevoir cet appel et avait commencé à hurler. Le mari avait jeté un coup d'œil à la porte et soupiré. On avait pu distinguer les mots « défense » et « putain de coupable ». Entre autres.

Le « Non ! Plus de réseau ?! » qu'elle avait désespérément beuglé dans tout le wagon n'avait, lui, échappé à personne.

Au bout d'une heure était arrivé un autre homme. Ses cheveux courts et sa figure expressive lui donnaient un air volontaire que renforçaient le rictus imprimé sur sa bouche et sa démarche (une démarche très particulière, presque militaire). On relevait dans sa voix un accent étrange, léger, qui sonnait faux.

Lorsqu'il avait ouvert la porte coulissante du compartiment, il avait d'abord toisé tout le monde d'un regard de dédain princier, après quoi il était allé s'asseoir. Il avait des cheveux blonds roux sales encadrant un visage maladif troué de deux yeux noirs, immenses et envoûtants. Il portait une veste en cuir noire sur un T-shirt blanc presque transparent qui semblait moulé sur sa poitrine, un jean large qui disparaissait dans des rangers noirs. Il traînait avec lui un énorme sac de sport qu'il avait fait glisser sous les sièges.

Le troisième homme était le plus étonnant. Il était entré dans le compartiment à la première station et n'avait jamais changé de position. Il était resté penché contre la fenêtre à regarder passer les chevaux. Il s'assoupissait quelques fois, mais après deux ou trois minutes de sommeil, il écarquillait les yeux d'un air perdu et affolé comme s'il espérait des aveux de la part des présents.

Avant que le couple arrive, il s'était mis à trembler de

manière incontrôlable. Ses mains, sa tête, ses jambes : son corps tout entier tremblait si fortement qu'on aurait pu croire à une crise nerveuse s'il n'avait pas réagi aussi vite. Dès les premiers signes, il s'était rué sur son sac et en avait sorti une boîte de cachets. Au moment où les tremblements étaient devenus généraux, il avait englouti 3 pilules et s'était retourné pour les cacher quand le couple est entré.

Il portait ses cheveux rasés à la manière d'un prisonnier de guerre. Sa peau d'ébène contrastait avec ses dents très blanches, auxquelles il accordait sans doute une grande importance, étant donné leur blancheur laiteuse, presque diaphane. Il avait un nez épaté, une bouche toujours ouverte, sur le qui-vive, comme s'il voulait en permanence dire quelque chose sans y parvenir. Il portait un pull à col roulé vert, un short en flanelle beige et des chaussures de ville rouges.

Ils étaient tous ensemble dans le même compartiment depuis deux heures. Le couple travaillait, l'homme au col roulé regardait par la fenêtre et le blond lisait un polar de gare. Tous étaient occupés et pourtant une atmosphère désagréable s'était installée. Une atmosphère presque surréaliste : chacun sentait qu'il devait dire quelque chose sans trop savoir quoi, mais personne n'osait se jeter.

Une alouette passe, sans bruit.

*Depuis plus de gril kaws, les galas héliocentriques de Sturion et Jerria fustigeaient leurs Brontolons.*

Joseph effaçait. Absurde ! Il n'avait aucune idée. Vide complet et complaisant qui remplissait sa page. Il lui en fallait absolument pourtant ! Ils n'arrivaient plus à rien depuis quelque temps avec Émilie...

*« De toute façon, cela fait bien longtemps que j'ai arrêté de lui être fidèle » déclara fièrement Eugénie. « Il est bien trop vieux pour moi, c'est tout. »*

Joseph effaça.

*« De toute façon cela fait bien longtemps que j'ai arrêté de lui être fidèle » déclara fièrement Eugène. « Il est bien trop vieux pour moi, c'est tout. Alors depuis quelques temps je fais le mur tout les soirs et je vais traîner dans les bars où ça drague et*

Joseph effaça furieusement. Même en changeant de nom, même en changeant de sexe il n'arrivait pas à s'ôter de la tête cette idée persistante.

*« De toute façon, cela fait bien longtemps que j'ai arrêté de leur être fidèle » aboya Lassie. « Ils sont bien trop vieux pour moi, c'est tout. Alors depuis quelques temps je fais le mur tous les soirs et je vais dormir chez mes voisins qui sont plus jeunes et plus gentils. Avec eux tout n'est que valse mélancolique et langoureux vertige. »*

Joseph effaça en souriant. Non c'était idiot ! Autant écrire l'histoire d'une mouche à merde ! Il fallait absolument qu'il s'ôte cette idée de la tête puisqu'elle était totalement infondée. Émilie restait avec lui tous les soirs, elle le quittait simplement pour aller travailler et avait toujours sentit la même odeur, sans autre parfum masculin que celui de son bien-aimé mari. Ses frayeurs se basaient sur de la pure paranoïa. Ils s'aimaient tous les deux, lui l'aimait simplement un peu trop. Il se calma et recommença.

*Ses ailes volaient au vent. Ses pattes se frottaient avec délectation dans l'air bouillant du désert matinal. Le soleil brûlait ses grands yeux et grillait toutes les potentielles nourritures visibles en les rendant desséchées et noircies. Alors ses ailes prirent un nouvel essor et la firent s'envoler,*

*jusqu'à frôler le soleil et ne devenir qu'un point parmi tant d'autres. Babouchka était sûrement la plus belle mouche qui exista jamais.*

Non. Joseph s'arrêta d'écrire quelques secondes. Il regarda l'homme à la fenêtre et sentit ses idées germer sur les fertiles prairies de son cerveau embrasé. Il l'observa encore un peu puis se mit à distiller ses pensées, à en extraire la substantifique moelle pour en garder le meilleur et bâtir les fondations de son prochain récit.

*Ils étaient quatre.*

Les pâturages ensoleillés défilaient devant la fenêtre. Quelques fois un cheval tentait une fantaisie et hennissait, mais à part ça, rien de captivant ne s'était produit depuis le début du voyage. Du soleil, de l'herbe et c'est tout. Une rivière venait de temps à autre rompre la continuité du paysage. Mais « rivière » est un bien grand mot, ces cours d'eau tenaient plus du ruisseau que du fleuve.

Pablo se retourna vers les autres. Rien. Toujours rien.

« Mais comment peuvent-ils rester sans parler aussi longtemps ? » se demanda-t-il.

Il sortit un mouchoir de sa poche et se moucha, presque pour tester leur réactivité. Pas un clignement d'yeux.

« Ils doivent penser que je suis... je ne sais pas, mais probablement pas grand chose de bien. Et pourtant j'ai juste oublié mon sac à la gare avec tous mes bouquins... Quel crétin ! J'ai l'air d'un malade mental à regarder les vaches maintenant... »

Il se concentra sur les vaches. Des petits tas de sable s'étaient formés sur leurs museaux. Les fermiers, maintenant déguisés en bouffons de cour, avaient troqué les vaches pour des gnous.

« Étrange, se dit Pablo, ce n'est pourtant pas leur climat. »

Pablo rouvrit les yeux, en sueur. Il se tourna vers les occupants du compartiment, haletant, tremblant et stupéfait. Voyant l'absence de vie de ses voisins, il se remit à contempler les vaches.

Émilie soupira. Décidément, le monde est étrange ! Elle venait de clore un dossier sur un homme perturbé et un autre débarquait peu après : son travail la poursuivait ! Elle jeta un coup d'œil à son mari. Il torturait son ordinateur de ses longs doigts comme pour lui soutirer des idées. Il travaillait sur son nouveau livre depuis maintenant deux ans. Ce devait être son chef-d'œuvre, l'œuvre de sa vie.

« Espérons... » pensa-t-elle.

Elle se concentra sur ses dossiers, elle cherchait un arrêt susceptible de l'aider et, bien qu'elle cherchât depuis deux heures sans succès, elle n'avait toujours pas laissé tomber ! Émilie avait de la volonté, une volonté de fer : elle le savait et en était fière. Elle avait toujours tout mené à bout. Pas comme ce pauvre idiot de Joseph ! Il avait rempli leur cave de romans commencés et jamais finis : d'esquisses, de début de manuscrits, de chapitres un, de prologues et autres incipits.

Un jour, par accident, Émilie détruirait ses archives. C'était si simple ! Leur cave était tellement instable que personne ne serait surpris si elle implosait subitement. Un accident, dirait-elle à son mari. Homicide volontaire avec préméditation, penserait-elle.

Mais pour le coup, elle n'avait jamais osé mettre son plan à exécution. Elle n'osait pas entrer dans la cave, cet endroit étroit, sale et glauque où mouraient les pauvres

diabes trop téméraires pour être lucides. Et puis elle ne voulait pas qu'il souffre pour si peu. Elle l'aimait vraiment, d'un amour sincère et passionnel. Certains de ses défauts lui restaient en travers de la gorge. Tout simplement.

« Émilie Fresnel est une personne décente. » Elle se flattait elle-même de cette décence exagérée. Toute sa vie elle l'avait recherchée, depuis son entrée en droit elle tentait de comprendre en quoi une personne pouvait être décente ou pas. Et surtout comment elle, Émilie, pouvait le devenir.

Philippe haussa les sourcils. Il ne comprenait pas la fin de son livre. On présentait Jean-Jacques comme le parfait tueur et pourtant c'était Paul qu'on mettait en prison ! Décidément, ces romans psychologiques ne le convaintraient jamais... Il pensait arrêter d'en lire, mais, arrivé à la librairie de la gare, il avait décidé de tenter une dernière fois.

« Alors c'est fait ! » maugréa-t-il dans sa barbe.

Il s'étira longuement, fit craquer ses cervicales et se tourna vers la fenêtre. Toujours des *prairies verdoyantes* ! Par contre, la météo était en train de changer, le ciel s'était couvert de nuages livides et une averse semblait vouloir s'imposer. Cela ferait du bien aux vaches.

« Johnny Storm, tu t'appelles Johnny Storm, pensa-t-il. C'est très beau et ça te va bien. »

Il n'arrivait pas à faire sien ce stupide pseudonyme. C'était parfaitement idiot d'utiliser un autre nom alors que celui qu'il avait lui allait comme un gant !

Il enleva ses lunettes et les rangea dans sa poche.

« Plus besoin, se dit-il. »

Philippe était légèrement myope, « juste assez pour que ce soit chiant » disait-il à ses amis. Heureusement pour lui, il

n'en avait besoin que quand il s'agissait de lire.

Il se tourna vers les autres voyageurs. Le couple était en plein travail et le trisomique près de lui était en grande contemplation devant ce temps. Ah non, il dormait, son visage écrasé contre la vitre. Il grogna. Philippe le regarda, goguenard.

C'est marrant un mongolien qui rêve, ria-t-il.

Le mari leva les yeux vers lui, le fusilla du regard et se pencha sur son écran. Homme étrange...

Brusquement, le train freina. Philippe et son voisin furent projetés sur le couple avec une telle violence que tous finirent assommés et roulèrent au sol.

## TÉMOIGNAGE D'UN CONTRÔLEUR :

Je passais d'un compartiment à un autre quand le train a freiné. J'ai eu le réflexe (heureusement!) de m'accrocher à la porte d'un compartiment et j'ai pu voir très nettement les murs, le sol et le plafond onduler, se plier et le wagon raccourcir. Je n'ose imaginer ce qui serait arrivé si je n'avais pas eu de point d'accroche... Sans doute pas grand chose de grave, mais tout de même.

Toutes les fenêtres du couloir se sont brisées à cause de ça ! Il n'y avait plus un bout de verre dans les encadrements rétrécis. Il faut dire que j'étais dans le wagon 3 aussi, à mon avis le choc y a été beaucoup plus violent que dans le wagon 8 par exemple.

Je revois la scène très précisément à présent et je me souviens avoir vu une porte être éjectée de son encadrement. Elle est sortie de ses gonds et s'est posée dans le couloir. Comme ça. Pour échapper à la pression, presque.

En fait, le train s'est arrêté bien trop soudainement. Le conducteur a freiné à fond, mais le dispositif de freinage des wagons ne peut pas fonctionner sur un laps de temps aussi court : il est plus lent. La locomotive, elle, le peut : elle s'est d'ailleurs immobilisée instantanément ! Les wagons, qui sont plus lents, lui sont tous rentrés dedans, se sont encastrés les uns dans les autres et... Ils ont rapetissé quoi ! Comme des accordéons. C'était vraiment surnaturel comme spectacle.

Voyez-vous, ce train-là était très vieux, c'était un des rares qui conjugait des matériaux si vieux qu'ils en étaient

devenus malléables à un système de freinage UIC à peine installé. Malheureusement, avec ce système-ci, pour un serrage d'urgence, comme c'était le cas hier, l'air comprimé qui actionne les freins se propage trop lentement et à ce moment-là, les wagons de queue ne s'arrêtent que longtemps après la tête. Et puis ils avaient accumulé tellement de vitesse que s'arrêter comme ça leur a été impossible. L'inertie a probablement joué un rôle aussi, avec tout ce poids que transporte un train comme ça, même petit.

Mais, maintenant que j'y réfléchis vraiment, je ne pense pas que le train se soit réellement arrêté lui même ; il a forcément dû heurter quelque chose pour pouvoir s'arrêter comme ça.

Vous ne savez pas ce qui s'est passé, vous ? \*

Commissariat de Perrette  
18/05/AAAA

---

\* L'auteur est conscient de la faible *vraisemblabilité* technique de ces propos, comme de l'inexistence du mot *vraisemblabilité* (qui est plus joli, avouez-le, que le vrai, qui est vraiment plus terre-à-terre et ennuyeux) ; mais espère tromper une partie de ses 13 lecteurs en usant de termes techniques pointus et d'une rhétorique habile et persuasive... Et puis, après tout, qu'est ce que cela peut bien changer ? Au diable la vraisemblance, soyons romantiques !

## Interlude en forme de rêve

*À travers les pensées embrouillées de nos personnages se dessine une histoire, une histoire forgée bien avant qu'elle ne se déroule réellement, une histoire mise en place sur des années. Les nuages des tréfonds de leurs âmes se referment sur eux, les englobent et font resurgir des souvenirs trop vite oubliés. Des voix s'élèvent dans le chaos de leur compartiment, des intérieurs réapparaissent.*

Tu te rends compte de la connerie que tu viens de faire ? Je pars en vacances dans un mois et demi et je me réveille avec la moitié du corps en pièces. C'est normal, tu trouves ? C'est normal de ne plus pouvoir marcher, bouger, manger seul pendant trois semaines ? C'est normal de se réveiller et d'avoir mal ? C'est normal d'avoir mal à ce point ? C'est normal ce que toi tu as fait ? Si jamais je ne suis pas remis sur pied dans un mois, je te jugerai responsable. Il fallait vraiment que tu le fasses. Tu m'as détruit. Tu m'as aplati comme on écrase une canette après l'avoir vidée. Une petite poussée t'aura suffi. Tu peux t'en aller, de toute façon tu ne comptes plus. Dégage ! Fuis, espèce de lâche. Regarde-moi au moins, si tu ne veux rien faire. Allez, cours, cours, je ne pourrai pas te rattraper. C'est bien. Il faudra que je me venge. Je réussirai, moi aussi, à

l'exterminer comme une mouche. Comme il l'a fait. Œil pour œil, dent pour dent. Il écumera, il purgera sa peine, je le retrouverai bien là-haut, sur la montagne.

*Ils se regardent en chien de faïence, chacun à son bureau. L'une réfléchit, l'autre pense. L'un écrit, l'autre étudie. Leurs deux ordinateurs se font face sur la table de leur salon. Lève la tête et se libère d'un poids :*

Tu es bizarre en ce moment... Qu'est-ce que tu as ?

*La regarde et réplique sèchement :*

Tu es impossible en ce moment... Tu as tes règles ?

C'est la chose la plus vulgaire et la plus sexiste que j'ai jamais entendue.

Les aléas de l'amour, j'imagine.

*Et chacun retourne à son travail, leurs tensions se perdent dans le brouillard infini de la vie. L'amour se dilue dans les années à mesure qu'elles se multiplient. Les regards se font tendres, les baisers deviennent anodins, et cet amour le voilà relégué dans le souterrain sombre des couples heureux.*

Tu t'appelleras Johnny Storm.

Johnny Storm ? Vous vous foutez de ma gueule ?

Écoute petit, si tu n'es pas content, tu peux aller te faire foutre et ce sera très bien. Tu n'es pas le seul à pouvoir faire ce boulot, on en a plein d'autres des illuminés dans ton genre. Mais si tu restes, il va vraiment falloir que tu te bouges le cul et que tu accepte les ordres.

J'accepte parfaitement ce que vous me dites, je suis juste en train de me demander si vous mesurez l'énorme boulette que vous faites en m'appelant comme le mec des 4 Fantastiques. C'est tout.

Nous avons voulu te faire plaisir, nous savons tous que tu es fan de cette bande dessinée.

Je suis très honoré par ce cadeau, je tiens quand même à vous signaler encore une fois que Johnny Storm n'est pas un nom crédible ! Le contrôleur va pas me croire.

Le contrôleur n'a rien à voir là dedans, tout le monde se fout du contrôleur. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Arrête de nous les briser et va faire ce qu'on te demande. Tu es payé, que veux-tu de plus ?

Rien, j'ai juste peur que ça rate.

Crois-moi, ça ne ratera pas. Cette opération est parfaite, rien ne pourrait l'arrêter.

Très bien. Je dois faire quoi alors ?

Prends ce sac. Il y a un billet de train dedans.

C'est tout ?

Saute du train avant le lever du soleil.

Et ? Pas d'autres infos ?

Tu n'as pas besoin de plus. Le reste se fera par soi-même.

*Leurs univers intérieurs orageux et déchirés s'effacent petit à petit, disparaissent. Leurs voix se confondent lentement aux rires fantômes et la lumière entre à nouveau.*



## 2

### Istanbul

Joseph se réveilla le premier. Sur lui était étalé le jeune homme dédaigneux qui se trouvait en face de lui. Ce qu'il pesait lourd... Que du muscle évidemment, mais du vrai, du compact, du condensé. En ouvrant les yeux il vit son visage à deux ou trois centimètres du sien. Il tenta de l'éloigner un peu, de le soulever, sans succès. Il jeta un coup d'œil circulaire autour de lui en quête d'une quelconque aide et remarqua le genou de sa femme à droite de sa tête. Elle était visiblement toujours inconsciente. Il aperçut ensuite la valise du jeune homme sous les banquettes. Ouverte. Il scruta son contenu quelque temps et reconnu ce qu'il avait si souvent décrit dans ses livres, cet engin explosif et démoniaque capable de réécrire le destin de dizaines de personnes en une seconde : une bombe à retardement. Les battements de son cœur accélérèrent brutalement.

Il allongea un bras tremblant pour tenter un désamorçage. Il appuya sur le bouton du haut sans réfléchir : l'écran afficha 1320.

Il eut un hoquet de surprise et, de peur d'avoir activé un quelconque mécanisme par erreur, il voulut rectifier le tir, mais le jeune homme affalé sur lui se réveilla, en même temps que celui qui avait regardé par la fenêtre.

Surpris et ne sachant comment se comporter, Joseph fit mine de se réveiller lui aussi. Le militaire ouvrit ses yeux qui se trouvèrent ainsi plongés dans ceux de Joseph ; il y eut un instant de flottement incrédule : les yeux dans les yeux, leurs visages aussi proches que pour un baiser et leurs corps quasiment imbriqués l'un dans l'autre. Philippe se leva précipitamment, légèrement honteux.

Joseph de son côté fit de son mieux pour ne pas laisser transparaître son angoisse et le léger embarras qui le prenait (certes moins fort que celui de Philippe...) et jeta un coup d'œil à sa femme. Elle était toujours étalée par terre. Ses longs cheveux roux cachaient ses traits fins. Pauvre Émilie ! Elle n'avait jamais bien encaissé les chocs. Il posa son regard sur les deux autres hommes. Le militaire, en pleine méditation sur la banquette, se massait les cervicales avec ardeur, tandis que l'autre homme était toujours allongé par terre, éberlué : il regardait fixement la porte du compartiment. Joseph, interrogé, suivit son regard. Il ne remarqua tout d'abord rien, puis nota que la porte était légèrement arquée vers l'extérieur, on pouvait déceler un sorte de pli en son milieu. Elle avait du être écrasée pendant l'arrêt brutal du train. Les autres wagons avaient du percuter le leur, provoquant ainsi la déformation de la porte. Celle-ci n'allait probablement pas pouvoir s'ouvrir.

Il se leva tout de même et tenta de l'ouvrir. Agrippant la poignée de ses deux mains, il la tira, la poussa de toutes ses forces. Rien à faire, la porte était bloquée.

Philippe l'observait en ricanant :

Laisse-moi faire, lui jeta-t-il.

Il releva ses manches sur ses épaules et, bandant, gonflant et contractant la totalité de ses muscles, il entreprit de l'ouvrir. Son visage devenait écarlate alors qu'il se

démenait pour déplacer la porte. Voyant ses efforts sans succès, il prit un peu de recul et se précipita contre la porte pour l'enfoncer. Il heurta le battant de toutes ses forces sans qu'il ne bouge d'un millimètre.

Le problème était insoluble. Il colla malgré tout son visage contre le judas de la porte, tout fissuré à cause du pli. Il toqua pour tester la résistance du matériau, ce qui ne manqua pas de provoquer un petit rire moqueur de la part de Joseph, qui crut qu'il essayait d'appeler des gens. Philippe se tourna vers lui et, comme pour le faire taire, lui dit :

Le judas n'est plus très solide, si vous voulez bien me donner la marteau brise-vitre à côté de la fenêtre, je vais le briser.

Joseph s'arrêta net. Il rompit la glace qui protégeait le marteau à l'aide de son coude et le tendit à Philippe.

Merci, fit celui-ci avec un sourire d'une mauvaise foi non dissimulée.

Il leva le marteau et, après avoir expiré longuement, il l'envoya heurter la vitre. Pablo sursauta. Un deuxième coup suffit : le judas n'était plus qu'un trou dans la porte. Il rendit le marteau à Joseph qui le reposa où il l'avait trouvé et, la main protégée par sa manche, il enleva comme il put les bouts encore coincés dans l'encadrement. Il passa sa tête à travers le judas et observa le couloir.

Personne, mais des gens étaient passés. Précipitamment. Des manteaux, des valises et des objets divers jonchaient le sol, c'était un champ d'objets oubliés dans la fuite, de peluche, de livres, de vêtements qu'on avait pas eu le temps de prendre avec soi. Philippe ne pouvait pas bien voir, mais il semblait que toutes les autres portes étaient ouvertes.

« Ils sont tous partis, ils ont tous *pu* partir : pourquoi *personne* n'a pensé à nous avertir ? »

Il rentra la tête dans la compartiment et se tourna vers ses camarades :

Apparemment les gens sont tous partis, vous pouvez aller voir, c'est couvert de petits trucs oubliés. Ils les ont laissés en fuyant, ça se voit.

Excusez-moi ? Personne ne nous as prévenus ?

Joseph n'en croyait pas ses oreilles. Philippe lui indiqua le judas comme preuve : Joseph se précipita avidement dessus, comme un prisonnier qui précipite la lecture de sa condamnation. Il passa sa tête au travers du judas : Philippe avait raison, les gens étaient partis, probablement tous, et eux ils avaient été abandonnés là sans que personne ne s'en soucie. L'étroitesse du judas lui faisait l'effet d'une guillotine, il déglutit et rentra la tête, étrangement soulagé.

Pablo voulut lui aussi goûter au poison de la certitude. Seule Émilie était encore à terre. Elle semblait dormir profondément, avec le calme et la béatitude d'un mort qu'on veille (si ce n'était sa position quasi fœtale et ses cheveux en pagaille autour de sa tête).

Philippe, dépité, s'appuya contre la porte sans mot dire. Mais sa quiétude ne fut pas longue, il se mit rapidement à s'agiter, les yeux inquiets et le cœur battant. Il enfila une main tremblante dans sa poche et en sortit une paire de lunettes aux verres cassés. Il lâcha un profond soupir de découragement et les posa par terre d'un geste las. Toute sa figure présentait un désespoir terrible et infini. Ce n'était pas bien grave, mais c'est que c'était pas donné donné les lunettes...

Joseph leva les yeux au ciel puis regarda Émilie. Elle ouvrait ses yeux à grand peine, comme après un long sommeil. Elle les écarquilla puis rendit son regard à Joseph, un regard long, calme et confiant. Elle se leva sur un coude

et regarda les autres. Philippe scrutait le paysage au-dehors, il semblait chercher quelque chose et Pablo était maintenant assis sur la banquette, il regardait au sol d'un air tout triste. Joseph quant à lui vérifiait précautionneusement qu'il n'avait rien de cassé en tâtant chacun de ses membres avec une délicatesse presque religieuse.

Émilie se leva et regarda autour d'elle. Elle resta interdite un instant : toutes ses fiches étaient éparpillées dans le compartiment. Il y en avait partout ! Comment pourrait-elle un jour reprendre ce dossier ? Elle avait rassemblé mille deux cent pages ! Mille deux cent pages d'arrêts, lois et articles susceptibles de l'aider, de semi-aveux et de témoignages foutues en l'air ! À ce moment-là, Émilie aurait presque pu pleurer. Elle serra les dents et les poings et se leva en contenant sa rage naissante.

Philippe se baissa et ramassa un article. Il allait le lire à haute voix, mais Émilie se jeta sur lui pour lui arracher cette feuille des mains. Pour qui se prenait-il ? Un parfait inconnu qui se permet de lire son travail : et puis quoi encore ? Elle se mit ensuite à rassembler toutes ses feuilles autour d'elle. Et elle semblait se faire une robe de tout ce papier, pareille à une de ces petites vieilles paisiblement assoupies sur le pas de leur porte, que les ombres vespérales autour d'elles habillent de robes majestueuses.

Nerveusement, elle les prenait en main et les jetait sur la banquette. Dans la confusion, elle n'arrivait pas à bien prendre les feuilles en main et, pour aller plus vite, les froissait et les jetait sur la banquette. Elle les rassemblait toutes d'un même côté et tentait de faire des tas. Des tas blancs de feuilles froissées s'amoncelaient sur la banquette, comme autant de petites boules de neiges fripées par le givre. Elle tremblait et bafouillait en tentant d'articuler

chaque lettre de ses écrits.

Aucun des trois hommes n'osa intervenir, de peur, sans doute, d'ajouter encore à la confusion.

Finalement, elle éclata en pleurs :

Tout ça m'avait pris tellement de temps... Connard de train !

Et elle entreprit d'insulter tout le monde, tous les gens qui, de près ou de loin, pouvaient avoir eu un quelconque rapport avec ce *cataclysme gravissime* : le train, le compartiment, l'administration, le président... Elle se lança dans un discours fleuve (argumenté et bien articulé par ailleurs) en accusant le monde entier d'avoir éparpillé ses feuilles.

Joseph secoua la tête et soupira tristement. Ce n'était certes plus l'Émilie qu'il avait épousé dix ans auparavant. L'aimer devenait dur dernièrement. Non, pas l'aimer : la supporter, l'assumer, car son amour était sincère, il le savait, mais c'est qu'elle pouvait être embarrassante parfois...

Sa femme lui lança un regard venimeux et se tourna entièrement vers lui en ondoyant. Elle avançait lentement vers lui la tête en avant et dit d'une voix vipérine :

Qu'est-ce qu'il y a encore ? Tu as faim ? Tu es fatigué peut-être. Pauvre homme, toujours à travailler... Quelle dure vie tu mène ! Et en plus tu dois me supporter ? Non, là c'est trop pour ton petit cœur fragile.

Puis changeant brusquement de ton :

Tu m'insupporte Joseph. J'en arriverais presque à te haïr. Qu'est ce que j'ai fait pour mériter ça ? Tu peux me le dire ? Réduite à devoir travailler d'arrache-pied matin et soir pour tenir la maison, parce que monsieur s'offre le luxe de l'imagination. Monsieur ne peut pas travailler : il réfléchit, il écrit. Ah oui, parce qu'il est talentueux... Mais personne ne

le sait, sauf lui. Un petit Victor Hugo que nous avons là, mais incompris, non reconnu. Un génie quoi.

Un rictus de plus en plus méprisant déformait sa bouche et une veine menaçait d'exploser à sa tempe droite. Son visage se congestionnait peu à peu et, on pouvait bien le dire, elle avait perdu tout ce qui pouvait faire son charme. Elle avait refermé son poing et enfonçait de plus en plus profondément ses ongles dans sa chair. Elle les desserra avant qu'un filet de sang ne vienne contraster sur la blancheur de ses mains serrées. Ses cheveux flamboyaient sur sa tête comme guidés par les envies de leur maîtresse. Son regard était froid, glacial, un morceau de glace taillé en pointe, affilé comme un couteau de boucher.

Joseph choisit l'indifférence, ce qui eut pour seul effet de rendre Émilie encore plus hystérique. Elle se mit à hurler des paroles incompréhensibles, avec une voix qui menaçait d'exploser la barrière des ultra-sons.

« Les vitres vont exploser, je le sens » pensa Joseph en souriant intérieurement.

Philippe se baissa, ramassa son livre et frappa Émilie pour la calmer, comme il le faisait avec ses amies. Elle se tut d'un coup, abasourdie, et se retourna vers Philippe d'un air furieusement incrédule. Elle le regarda, se demandant quelle mouche avait bien pu le piquer et se mit à crier de plus belle. Elle frappa l'épaule de Philippe du plat de sa main et, voyant que celui-ci ne bronchait pas, recommença plus fort et plus rapidement avant de s'arrêter : des petits hoquets la ralentissaient. Ses yeux s'agrandirent lorsqu'elle comprit ce qui se passait, elle se précipita à la fenêtre, l'ouvrit avec force et se mit à vomir. Personne ne se dérangea pour l'aider, elle resta seule à régurgiter sa bile dans le fleuve. Finalement elle revint à la dure réalité de son compartiment

fermé en s'essuyant la bouche avec dégoût et déclara :

Vous voyez ! Vous me faites vomir ! (Elle regarda autour d'elle et secoua la tête.) Pas même une bouteille d'eau, rien. Eh bien je vais garder le goût de mon estomac dans la bouche... Tant pis.

Malgré ses déclarations aigries, le goût acre et acide de la bile qui se promenait *visqueusement* sur sa langue se révéla rapidement dur à supporter. Elle se dirigea donc vers la porte du compartiment pour pouvoir aller se rincer la bouche aux toilettes du train. Elle tira sur la porte pour l'ouvrir, mais celle-ci résista. La porte devait être mal huilée, un peu vieille, Émilie recommença, mais la porte ne voulait pas bouger. Elle leva les yeux et vit l'encadrement du judas, vide. Il n'y avait plus qu'un trou béant. Elle se tourna vers les autres :

Quelqu'un pourrait m'expliquer ce qu'il se passe ?

Les trois hommes se regardèrent, chacun tentant de reléguer l'information aux deux autres. Tacitement, ce fut enfin Joseph, en tant que mari, qui en fut chargé. Il lui résuma la situation, mais Émilie demeurait incrédule. Elle tenta une deuxième fois d'ouvrir la porte, pensant qu'il n'avait sans doute pas mis en œuvre les bons moyens. Elle expérimenta toutes les techniques en sa connaissance : elle souleva la porte, la poussa, la tira, dans un sens, puis dans l'autre, avec force, douceur, violence, séduction, *tout* ce qu'elle put. Rien à faire.

Elle laissa tomber et se dirigea vers la place vacante près de Joseph. Par terre, elle vit les lunettes de Philippe, brisées. Elle les ramassa, les contempla quelque temps puis, d'un geste impulsif et largement revendiqué, elle les jeta par la fenêtre, après quoi elle se tourna vers leur propriétaire, qu'elle toisa d'un air de défi suprême. Elle tint la pose

quelques secondes puis, comprenant que rien ne le ferait flancher, elle baissa la tête et se mit à réfléchir sa colère.

Un rouge-gorge passa devant la fenêtre comme un projectile.

Finalement, ce fut Pablo qui prononça les premières paroles sensées :

On est coincés ici ?

Oui, répondit Joseph

Et on a aucun moyen de sortir ? Par la fenêtre, par exemple ?

T'as pas l'air d'avoir remarqué qu'on s'était arrêtés sur un pont, rétorqua Philippe.

Pablo se retourna vivement vers la fenêtre et regarda. Il acquiesça lentement. Philippe regarda son portable et soupira :

Y a même pas de réseau.

Oui j'avais remarqué, merci, lui rétorqua Émilie avec amertume.

Joseph déglutit :

À quelle hauteur sommes nous à peu près ?

Pablo ouvrit la fenêtre et se pencha. Après avoir évalué la hauteur, il répondit :

Dix mètres environ.

Émilie demanda une dernière fois, pour être sûre d'avoir bien cerné le problème :

Donc, en fait, on est coincés dans un compartiment de train sur un pont à dix mètres d'altitude ?

C'est à peu près ça, oui, répliqua Joseph.

Et le train est vide ou pas, à votre avis, demanda Philippe.

Sûrement, murmura Joseph. Vous avez bien vu

toutes les affaires qu'il y avait dans le couloir, ils ont du partir après l'arrêt.

Excusez-moi, mais ça ne choque personne qu'on nous ait laissés ici, demanda Émilie, personne ? Je veux dire, il y a eu un incident, visiblement tout le monde s'en est sorti, mais pas une seule personne dans le train n'a pensé à venir nous réveiller.

Bien sûr que si, je t'assure que je ne comprends pas plus que toi, mais ils n'ont peut-être tout simplement pas réussi à ouvrir notre porte, rien ne dit qu'ils n'aient pas essayé, fit simplement Joseph.

Ils auraient pu se donner un peu plus quand même, reparti Philippe. On est restés comme ça à peine une heure.

Oui, reprit Pablo, et puis on était probablement pas le seul compartiment à avoir eu sa porte fermée, ce serait absurde.

Vous avez essayé d'appeler, voir s'il y a quelqu'un ?

Émilie se leva, se dirigea vers la porte et, d'une voix désespérée, appela au secours dans l'encadrement du judas. Personne ne répondit à l'appel. Elle recommença par la fenêtre et cette fois elle appela si longtemps, si fortement, si désespérément, que les autres finirent par se joindre à elle et, tous ensemble, ils braillèrent à la fenêtre du compartiment.

Mais qu'est-ce qu'un cri, quand il n'y a personne pour l'entendre ? Joseph enlaçait Émilie pour prendre un peu de sa force, baigner un peu dans son amour. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que Pablo rentre la tête et annonce d'une voix lasse :

Personne ne nous écoute.

Personne ne nous entend, corrigea Joseph.

Non, personne ne nous écoute. Ça a toujours été comme ça de toute façon. Les hommes ne s'écoutent pas.

Certains meurent de ça d'ailleurs ; ça s'appelle le suicide. À pas être suffisamment écouté, on meurt. C'est aussi catégorique que ça. Et c'est ce qui va nous arriver : on est coincés au-dessus d'un fleuve, pas si loin que ça des villes et personne ne nous écoute.

Le monde se tut. Personne ne parlait, seul le fleuve continuait son discours sans paroles. L'eau s'écrasait toujours contre les rochers, mais silencieusement. Silencieusement, la cascade s'élançait et retombait dans le fleuve. Les poissons se trouvaient et se taisaient. Les saumons remontaient la rivière, deux lapins regardaient les flots passer devant eux. Un troupeau de vaches se rapprochait de la rivière pour y boire. Quelques oiseaux s'étaient posés sur le train et se taisaient. Un nuage bâillonna le soleil, soudain muet. Un climat gris et sombre s'empara alors du fleuve, accentuant la grisaille du pont. Le tout ressemblait à une scène de film muet en noir et blanc du début du siècle.

Mais le soleil restait muet, les nuages se succédaient devant lui et s'amassaient maintenant. Le ciel était devenu terne et une légère pluie s'était mise à tomber. Les gouttes s'écrasaient contre la vitre du compartiment, de plus en plus nombreuses, finalement guidées par un vent violent qui ne hurlait pas.

À l'intérieur du wagon, ils avaient perdu l'usage de la parole.



### 3

## Tibet

Bon. Je tiens à remercier ce jeune idiot de nous avoir tous déprimés, déclara Philippe.

Pablo, je m'appelle Pablo.

Génial. Merci de cette information précieuse qui ne le sera plus puisque nous allons tous mourir, ajouta Philippe avec une ironie macabre, n'est-ce pas ? Moi c'est Philippe, ajouta-t-il avec un chuchotement exagéré qu'il accompagna d'un clin d'œil moqueur.

Calmez-vous un peu ! Nous allons rester ensemble longtemps avant qu'on nous retrouve, tenta Joseph.

Si on nous trouve... Mais ton optimisme nous sauvera probablement, mon petit écrivain, ricana Émilie.

Maintenant j'en ai assez Émilie, répliqua Joseph. Je n'avais rien dit la dernière fois, mais je ne vais pas me laisser insulter comme ça !

Franchement, c'est vrai que vous êtes un peu chiant à toujours ramener votre science, intervint Philippe avec tout le tact qu'il pu.

Personne ne vous a demandé votre avis, tonna Joseph. Je me fous éperdument de ce que vous pensez ! Tous autant que vous êtes ! Depuis le début, vous vous

agressez sans raison apparente ! Je vous répète que nous allons rester ici encore longtemps ! Et tous ensemble qui plus est ! Alors essayons de garder notre calme. Il nous reste beaucoup de temps, avant qu'on ne vienne nous chercher, au moins une nuit. Alors tachons de rester intacts, il ne peut rien nous arriver, il faudrait que le compartiment explose...

Philippe s'étouffa, son cœur avait raté un battement. Il regarda Joseph qui l'observait, comme pour analyser la moindre de ses réactions. Philippe bredouilla un ou deux mots sans sens puis s'assit. Joseph ne l'avait pas lâché des yeux.

Qu'est-ce que vous manigancez tous les deux, demanda Émilie. On est tous dans la même galère, comme tu l'as si bien dit ! S'il y a un quelconque danger pour nous dans ce train, je tiens à le savoir : il serait inutile de continuer à magouiller dans mon dos. Inutile et dangereux.

Joseph, tout sourire, se retourna vers sa femme avec chaleur et il lui répondit :

Mais je le sais bien, ma chérie. Il n'y a rien ici qui puisse nous nuire. Nous sommes nos seuls ennemis.

Émilie déglutit en voyant le sourire de son mari. Elle ne l'avait jamais vu ainsi, avec ce sang-froid et cette assurance glaciale qui en devenaient presque inquiétants. Elle recula un peu et bégaya :

Que... Que veux-tu dire ? Qui pourrait être notre ennemi ?

Oh n'importe qui, répliqua-t-il. N'importe lequel d'entre nous est une menace potentielle.

Émilie pouvait maintenant crever la gueule ouverte ! Elle lui avait bien hurlé dessus devant tout le monde. Et sans aucune raison ! Qui l'obligerait à lui dire qu'ils allaient tous mourir d'une bombe à retardement avant qu'on les trouve ?

Il fallait qu'elle paye le prix de ses erreurs. Joseph réfléchit quelques secondes. Après tout, c'était même pour son bien qu'il lui disait cela, pour qu'elle ne souffre pas trop. Il était le *seul* à porter le poids de ses informations. À en souffrir. Et il ne servirait à rien de l'informer de sa mort certaine, puisqu'ils ne pourraient jamais désamorcer cette bombe. Ou peut-être était-ce possible... Après tout, cette bombe devait sûrement être utilisée plus tard. Un train qui explose dans un trou perdu n'a pas de véritable retentissement social, personne ne croit à un attentat. On créerait une polémique idiote et stérile sur la sécurité des trains et l'efficacité du plan vigipirate, tout au plus. Il eut été ridicule de penser que ce jeune homme ait voulu faire exploser le train ! À moins qu'il n'ait voulu le faire exploser au moment où il traverserait le pont... Dans ce cas-là, il n'y aurait sûrement pas eu de survivants. Un train qui tombe dans un ravin tue tous ses passagers. L'assassin aurait même pu sauter avant que le train n'explose ! Il aurait parfaitement eu la possibilité de prendre la fuite, tout en marquant cette date au fer rouge dans les mentalités modernes.

Joseph n'y comprenait plus rien, les arguments différents se mélangeaient dans sa tête en une pâte informe et sans odeur. Il reprit le fil de ses pensées avec toute la froideur qui lui était accordée et décida d'analyser *objectivement* les événements.

*- L'individu monte dans le wagon 8 et entre dans le compartiment 10, sachant qu'il y a 17 wagons et 23 compartiments dans chaque wagon. Il s'installe, pose ses bagages sous les banquettes puis lit un livre jusqu'à ce que le train freine. Lorsqu'il se réveille, il ne fait rien à propos de ses bagages. En revanche, l'homme qui était assis en face de lui a pu voir ce que contenaient ses bagages.*

*Lorsque celui-ci s'est réveillé, il a pu apercevoir la bombe à retardement dans le sac. Il a appuyé sur un des boutons et l'écran a affiché un nombre. -*

Quel nombre était-ce ? Joseph n'en avait plus aucune idée... Il savait simplement que le premier chiffre était « 1 ». Il semblait se souvenir que le nombre se terminait par « 0 », mais il n'en était pas très sûr. 1, deux chiffres et 0 : c'était forcément le nombre d'heures restantes... Quatre chiffres, ce qui signifiait que le compte-à-rebours affichait aussi les minutes. Le premier chiffre étant un 1, ils avaient plus de dix heures devant eux. Mais alors quand est-ce que cette bombe devait-elle exploser ? Et où ?

Joseph se replongea dans ses réflexions.

Pendant ce temps, Philippe observait Joseph. Il l'avait vu s'asseoir, poser ses coudes sur ses genoux et prendre son visage entre ses mains dans une position de penseur rodinien. Philippe avait bien compris qu'il réfléchissait à propos de la bombe, tous ces sous-entendus ne lui avaient pas échappé. Que faire ? *Que* faire ? Si les autres découvraient la bombe, qui sait ce qui pouvait arriver...

Les sous-entendus n'avaient d'ailleurs pas échappé à Émilie non plus. Toujours aux aguets, elle regardait successivement Joseph puis le jeune militaire. Son regard faisait des va-et-vient incessants entre les deux hommes pour tenter de comprendre le lien qui les rendait complices d'un même secret. Mais quel était-il, ce fameux secret ? D'où venaient ces espèces de cachotteries idiotes et égoïstes qu'ils prétendaient faire ?

Pablo avait absolument perdu la conversation de vue. Il avait lâché prise deux minutes pour se calmer et ne pas frapper le crétin qu'il avait en face de lui ; mais ensuite tout lui était devenu lointain : il avait entendu Joseph déclarer

qu'ils étaient tous des menaces et puis rien d'autre. Émilie observait Joseph et Philippe, Philippe observait Joseph et Joseph regardait le sol ; Pablo quant à lui se contentait de regarder le monde autour de lui, ses colocataires forcés et le monde par-delà la fenêtre.

Il commençait à faire nuit, la lune se reflétait sur les flaques d'eau, la pluie avait lentement cessé pour ne laisser que des gouttes sur les vitres du monde. La nature s'abreuvait à l'étang de la lune. La rivière avait augmenté en taille. Les poissons se protégeaient entre les rochers, certains étaient même descendus jusqu'au lac le plus proche, flairant le danger. Plus haut dans la montagne, la tempête avait été plus violente et avait déraciné deux arbres. Ceux-ci avaient été emportés par la rivière et, après avoir descendu tout le cours d'eau, ils avaient finalement été bloqués devant la cascade qui s'écrasait à quelques mètres du train, simplement arrêtés par deux grands rochers blancs. L'eau avait d'abord pu passer entre le bois, mais le sable et les branches d'arbre charriés par le courant plus important s'étaient coincés entre les deux troncs et avaient bouché le passage. Petit à petit, un véritable barrage naturel s'était créé, menaçant de céder à tout moment.

Pablo, inconscient du danger qui planait au-dessus de lui, véritable Damoclès contemporain, se retourna vers ses voisins.

Alors, demanda-t-il, vous ne parlez plus ? Plus d'injures, plus d'insultes, plus rien. Juste le silence. Ah, quand on ne s'engueule pas, on a rien à se dire, hein ? Incapables de tenir une conversation digne de ce nom...

« Vous êtes tout à fait méprisables... Vous savez quoi, brailla-t-il d'une voix qui s'écorchait en tombant dans les graves, je vous emmerde ! Je vous chie dans la gueule ! J'ai

pas besoin de vous pour me rappeler que je suis pas parfait, mon quotidien le fait très bien. Vous êtes juste bons pour le narcissisme mondain et les engueulades perpétuelles. Parce que ça vous a légèrement échappé j'ai l'impression : depuis que le train s'est arrêté, aucun de nous n'a su se montrer aimable, obligeant, poli. Mais après tout, vous avez raison, j'encule la politesse moi aussi, on peut tous se dégueuler des horreurs les uns sur les autres jusqu'à la fin de nos jours tant qu'on y est.

« Quoi qu'il arrive, il y en a un qui domine les autres avant qu'on le renverse. Classique : monarchie, république, empire... La base du pouvoir, c'est la singularité. Mais dites-moi Philippe, vous n'avez toujours pas goûté réellement à la jouissance du pouvoir... Vous n'avez jusqu'à présent été qu'un ministre. Quel dommage, les rouages du pouvoir ne vous sont donc pas réellement familiers ? Mais regardez-moi, je viens de faire un coup d'état. Moi, le « jeune idiot » ! Quel effet ça fait de se faire insulter par un être « faible » ? Un de ceux que vous méprisez tranquillement, que vous rangez en dessous des autres, en guise de tapis. Comment vous sentez-vous ? Pas trop mal à l'aise ? Pas trop dégoûté ? Si vous voulez gerber, il y a la fenêtre ! Annonce générale : la fenêtre est disponible !

Pablo lâcha un cri guerrier qui trouva son écho dans les montagnes environnantes. Il souriait, il riait presque. Il regardait les autres avec un regard de sarcasme jouissif.

Lentement, ses mains s'étaient mises à trembler, pris par son discours, il n'y avait pas fait attention et tentait de le cacher. Des fourmis marchaient dans ses doigts, mais en serrant les poings, Pablo ne faisait qu'accroître les tremblements. Les fourmis semblaient se multiplier dans sa paume.

Une sensation intense de froid l'envahissait à présent, congelant tout son corps. Un vent glacial soufflait sous sa peau et courait le long de ses poils : des frissons parcouraient sa colonne vertébrale et, à présent, il regardait les autres sans bien les voir : ils s'estompaient légèrement de son champ de vision, comme s'ils étaient de l'autre côté d'une vitre embuée. Il avait beau plisser les yeux, rien n'y faisait, ils étaient toujours brouillés, une sorte d'aquarelle impressionniste vivante.

Sa nuque lui faisait mal, très mal. Il lui semblait qu'elle se tordait dans tous les sens. Sa tête était comme prise dans un étau qui se resserrait de plus en plus, jusqu'à la faire implorer. Un étau tout pareil comprimait sa poitrine et empêchait l'air de rentrer. Il tenta d'inspirer fortement mais n'y parvint pas complètement. Cette sensation de compression se faisait de plus en plus angoissante, il haletait sans pouvoir respirer efficacement.

Des gouttes de sueur roulaient le long de ses joues avec des airs de larmes. Il ne pouvait plus vraiment tenir debout, impossible d'avalier une grande bouffée d'air frais.

Les tremblements se propageaient lentement à tous ses membres, des fourmis partout sur son corps et, finalement incapable de les réprimer, il lâcha un « bordel de merde » étouffé et s'écroula sur la banquette.

Philippe, Joseph et Émilie réagirent tout de suite. Émilie sauta instinctivement sur ses pieds, ahurie de la situation présente. Philippe tenta de rattraper Pablo avant qu'il ne se fracasse contre les parois du compartiment, mais celui-ci heurta malgré tout le filet à bagages. Joseph s'avança pour tenter de communiquer avec Pablo, de le calmer si c'était possible. Ce dernier était à présent saisi de convulsions violentes et agitait ses bras comme un fou. Joseph tenta

d'arrêter les bras de Pablo, mais ceci ne fit qu'accentuer ses mouvements et ce ne furent plus que ses bras qui bougeaient, mais tout son corps s'arquait, comme galvanisé. Philippe coucha tant bien que mal son voisin sur la banquette et s'écarta. Il prit ses voisins par le col et les éloigna : ils ne pouvaient rien faire d'utile pour qu'il se calme, le mieux était d'attendre et d'espérer.

Pablo continuait de s'agiter, il se contorsionnait sur la banquette et murmurait des mots incompréhensibles. Ses convulsions se faisaient de plus en plus violentes, il donnait des coups à la paroi et remuait frénétiquement la tête, tandis que son bassin continuait de quitter la banquette dans une tentative inespérée d'atteindre le plafond ou de réussir un poirier sans s'aider des mains. Ses yeux étaient écarquillés, pareils à ceux d'une poupée de cire levée dans les bras d'un enfant.

Ses amis revenaient à eux lentement, le voyant souffrir, seul et hurlant.

Pauvres enfants solitaires ! Pouvaient-ils réellement agir ? Jamais ils n'avaient assisté à tel spectacle : leur expérience très limitée ne leur accordait aucun acte qui puisse rendre cette souffrance moins barbare. Tremblants, effrayés, ahuris, ils ne savaient que faire et regardaient la mort conclure son affaire. Leurs regards se perdaient, devenaient vides, effacés par les cris de leur voisin.

L'eau du fleuve ne coulait plus. Un petit lac s'était formé dix mètres au-dessus du train, puits de danger, source de chaos. L'ancien lit du fleuve, maintenant sec, voyait passer devant lui des pattes et des becs, troublés mais paisibles, voyant le fleuve enfin disponible. Le ciel assombri se voilait quelques fois, mais montrait sa lune réfléchie sur les vitres polies d'une ville voisine.

Un faucon vint se poser sur le toit du compartiment.

Personne dans cette ville ne se doutait de la prison dans laquelle étaient enfermées ces quatre personnes. Personne ne pouvait seulement imaginer ce qui se passait à quelques kilomètres de là. Personne n'aurait d'ailleurs pu prévoir ce qui allait se passer. Et encore moins les personnes concernées ! Mais étaient-elles les seules dans ce cas-là ?

« Qui sait... » pensa Joseph.



## 4

### Akita

Le vent s'était levé, il s'élançait follement vers les sommets des grands pins. Doté d'un nouveau souffle divin, il s'éleva jusqu'à la nuit, balayant les nuages pour ne laisser qu'un bleu nuancé de bout du monde.

Il chantait avec les hiboux. Les loups lançaient leur plainte déchirante à la lune. S'ajoutant à cette triste ballade, les vaches beuglaient, à la recherche de leur fleuve disparu. Cette lointaine musique rendue par le monde nocturne parvint aux oreilles du compartiment.

Joseph jeta un coup d'œil à Philippe et aperçut son ordinateur portable sous le pied de celui-ci. Il lui lança un regard choqué et le lui arracha. Il se leva en furie et tenta fébrilement de le rallumer.

Mon Macbook, répétait-il tristement, mon Macbook...

L'écran était fissuré, l'ordinateur lui-même était légèrement tordu et plusieurs touches sortaient du clavier. Bien qu'il ne fut plus en état de fonctionnement, Joseph tentait toujours de l'allumer en lui donnant de légères tapes comme pour l'encourager.

Comme celui-ci ne donnait plus signe de vie, il regarda Philippe et Émilie d'un air de détresse profonde. Ils ne faisaient que le regarder d'un air idiot, sans savoir que faire, mais, en les voyant ainsi inertes, Joseph crut qu'ils n'accordaient aucune d'importance à cet événement *sans précédent*.

Il serra son ordinateur dans ses mains et le leva au dessus de sa tête. Grâce à l'élan qu'il avait pris, l'ordinateur se plia complètement, faisant ressortir tous les câbles et les puces qui le composaient. Une moitié pendouillait mollement derrière le crâne de Joseph. Il dirigea toutes ses forces vers Philippe et, pendant qu'il faisait décrire un large arc de cercle à son ordinateur, la moitié qui n'avait presque plus aucun lien avec celui-ci se détacha et alla se fracasser contre la cloison, juste au dessus du filet à bagages. La moitié d'ordinateur restante, tenue par Joseph, continuait sa course folle vers le visage de Philippe qui, croyant d'abord que Joseph ne faisait que bluffer, avait reculé rapidement et s'était plaqué contre la paroi. Émilie s'avavançait sur sa banquette et s'apprêtait à se lever, tandis que l'ordinateur frôlait le front de Philippe et entaillait son nez. Celui-ci se mit instantanément à hurler en contemplant le sang qui dégoulinait de son nez.

Émilie se leva, elle n'en croyait pas ses yeux : était-ce bien son mari qui venait de frapper un homme avec une machine pareille ? Philippe tenait son nez à deux mains pour ne pas laisser s'échapper trop de sang. Joseph, lui, pleurait à chaudes larmes, debout au milieu du compartiment.

Mais ça va pas bien, hurla Émilie. Tu te rends compte de ce que tu viens de faire ? Tu viens d'essayer de tuer un homme avec un ordinateur portable ! Il pourrait facilement demander des dommages et intérêts pour coups

et blessures. Et il aurait raison !

Mais, bégaya Joseph, mais il avait le pied dessus...  
Il l'a cassé...

Mais il a rien cassé du tout ! Il a tout simplement posé son pied par terre et, par hasard, ton ordinateur était là ! Moi j'ai perdu tout mon dossier pour le procès, on nage dans mon travail là ! Ta pauvre machine s'est cassée quand le train s'est arrêté, pas quand l'autre a posé son pied dessus ! Je comprends que tu t'énerves, tu peux même hurler si ça te soulage, mais te mets pas à trucider des gens pour autant ! Ça va pas bien, faut te faire soigner mon pauvre chéri !

C'était toute ma vie tout ça, sanglota Joseph

Émilie regarda Joseph, incrédule. Elle étudia son visage longuement pour tenter de décerner ne serait-ce qu'une once d'humour. Elle resta muette.

Philippe pressait toujours son nez entre ses deux mains. Sa tête l'élançait terriblement et ne lui permettait plus de penser à autre chose qu'à sa blessure. Il regarda Émilie d'un œil : elle était pétrifiée devant Joseph. Celui-ci serrait le reste de son Macbook dans ses bras, abattu par la douleur.

J'ai vraiment très mal, tenta Philippe d'une voix nasillarde. Est-ce que...

Ta gueule, le coupa Émilie. Elle se tourna vers Joseph et s'écria : C'était ta vie ? Un ordinateur ? Tu exagères un peu là, rassure moi ! Non mais rassure-moi parce que je sens que je vais m'énerver. Ceci est un ordinateur ! C'est pas ta vie, c'est qu'une machine, du métal, des câbles. C'est du toc tout ça ! Ça ne peut tout simplement pas être ta vie !

Joseph la dévisagea quelque temps puis se mit à claironner ardemment :

Oui ! Oui c'était ma vie ! J'avais déversé mon âme

dans cette petite machine. C'est grâce à elle que je me suis mis à vivre ! Avant de la trouver, j'étais mort, Émilie. Bel et bien mort et tu ne peux rien y changer ! Je ne pouvais trouver ma voie et j'avais beau écrire des lignes, des vers, des paragraphes et même des chapitres entiers sur du papier, rien de tout cela ne me ressemblait réellement ! Je me recherchais sans rien trouver. Je n'étais qu'une carcasse, un réservoir vide qu'il fallait remplir. Ma tête était en désaccord avec mon corps, ils semblaient déconnectés l'un de l'autre. Il fallait ajouter un paramètre pour pouvoir les relier, réinitialiser mon esprit, restaurer ma session. Mon âme se devaient d'être en lien avec mon corps. J'ai câblé tout ça, j'ai pu trouver mon réseau, mon satellite, mon Macbook... Ce périphérique pourtant si petit – si petit, mais si puissant ! – a pu redémarrer mon esprit, personnaliser mon arrière plan. Il m'a sauvé la vie, Émilie ! Mes mains sont l'écran de mon âme, mes deux yeux sont sa webcam !

Émilie battit en retraite. Ce n'était pas son mari, non. Cet être ridicule qui vivait pour son ordinateur et surtout par lui ne lui ressemblait en rien. Ce n'était pas un androïde insensible et discourtois, un automate sans cœur et sans âme. Joseph était sensible, doux, loin de l'insupportable réalité des choses. Il était bien plus beau que ça. Il était incapable d'un tel discours.

Ce n'est pas vrai. Tu mens, bredouilla Émilie. Sois toi-même ! Reviens nous !

Voilà huit jours que je suis parti, et je ne t'ai pas encore écrit, susurra Joseph en s'approchant d'elle, l'âme poète. J'attendais un moment de calme, il n'y en a plus.<sup>1</sup> »

Il s'interrompt, resta quelques instants immobile, la bouche ouverte et le regard fixe. Il articula faiblement

---

1 Alfred de Musset à George Sand. Baden, 1<sup>er</sup> septembre 1834

l'auteur et le destinataire avant de fermer ses yeux puis sa bouche. Il baissa la tête.

Émilie le contemplait, tristement incrédule, puis, se rappelant des mots que ce dernier avait employés, elle retrouva sa fureur initiale et reprit :

Alors comme ça, ton ordinateur c'est ta vie ? Je pose juste la question, ne t'inquiète pas surtout !

Joseph examina sa femme lentement, scrutant chaque détail de son visage : ses yeux verts teintés d'ocre, sa bouche fine et rouge de maquillage, ses cils relevés qui ne savaient pas battre normalement, ses dents légèrement écartées qui la rendaient si sympathique, ses cheveux roux volumineux et légèrement en bataille qui lui donnaient cet air fou et démoniaque qui lui plaisait tant. Il vit derrière tout ça ses dix ans de mariage avec elle, leurs disputes pour un oui ou pour un non, les plats immondes qu'elle se plaisait à cuisiner et qui étaient trop souvent la cause de leurs engueulades mémorables, les plats que lui réussissait quoi qu'il arrive, la tête furieuse et jalouse qu'elle faisait alors, les rares plats qu'elle réussissait à chaque fois, les coups de fil au livreur du coin pour pouvoir sauver la soirée, les films qu'ils aimaient regarder, les combats qu'ils organisaient dans leur lit, leur chien qui venait interrompre chacun de leurs baisers pour en obtenir un lui aussi. Il se remit à observer ses chaussures, exaspéré.

Tu vas me répondre oui ou non, grommela-t-elle. Tu ne te rends pas compte du mal que tu me fais, n'est ce pas ? Tu ne vois pas à quel point ça me détruit ce que tu me dis ? "C'était ma vie" ! Tu te fous de ma gueule ?! JE suis ta vie ! C'est moi ! Hello ! Je suis là ! Tu me vois ? Coucou, c'est moi : ta femme, ton épouse, ta conjointe. C'est un peu dur à avaler quand on est pas préparé, hein ? Tu trouves ça

un peu impromptu ? Oh merde alors... C'est con, c'était il y a dix ans qu'il fallait réagir. Dix. Ans. Regarde-moi quand je te parle.

Émilie leva sa main et, prenant un élan inconcevable, elle flanqua une gifle phénoménale à Joseph. Le bruit mat résonna dans le compartiment presque vide. Émilie ne lâchait pas Joseph du regard, tentant de percevoir le moment exact où il relèverait la tête pour le gifler une deuxième fois.

Philippe de son côté lâcha son front, il ne pouvait même pas imaginer que cela se serait déroulé à nouveau. Quel dommage de n'avoir pas eu de caméra, le discours qu'avait tenu Émilie était tout simplement a-hu-ris-sant et sa gifle n'en était que plus spectaculaire tant elle était *parfaitement* calibrée. Il restait toujours l'empreinte écarlate de sa main sur le visage blême de Joseph.

La blessure à son nez avait fini par guérir et il ne restait qu'une cicatrice pas trop profonde. Philippe comptait le dire à ses voisins, mais se retint juste à temps quand il releva les regards de désir intense qu'ils s'échangeaient. Soudain, leurs deux corps firent bloc dans une longue embrassade passionnelle.

Philippe se sentait légèrement seul : il jeta un coup d'œil à Pablo. Un sommeil lourd et agité secouait son beau visage comme une mer en pleine tempête.

Dans le ciel, des mouettes riaient.

-

Pablo se réveilla heureux. Il se trouvait dans une chambre blanche, sans fenêtres. Il s'assit dans son lit, quelque peu inquiet, et regarda autour de lui. Il appela. Il entendit du bruit à l'étage du dessus, quelque chose comme

une porte qui claque et des pas lents et retentissants. Il frissonna. Il faisait très froid. Il regarda le thermomètre dans sa main : -5°C. Pas étonnant qu'il ait froid. Il déplaça ses jambes pour se lever et entendit un bruit sourd et caverneux résonner dans l'hôpital, un cri rauque qui portait avec lui un esprit de destruction. Il se leva, mais tous ses habits tombèrent au sol : quelqu'un les avait tous décousus sur les côtés. Nu, il regarda autour de lui et vit une armoire. Il la regarda sans comprendre avant de réagir. Le cri résonna de nouveau, mais plus proche et plus violent. Pablo courut vers l'armoire et l'ouvrit. Il vit un petit tas d'habits pour garçon entre 6 et 8 ans. Il les prit sans réfléchir et les étira avec force. Les habits s'élargirent sans s'allonger. Il les enfila puis vit une porte dans l'armoire. Le hurlement retentit, encore plus proche et plus dangereux. Pablo ouvrit la porte et y trouva un escalier. Il ferma la porte de l'armoire avec la poignée interne et entra dans l'escalier. En culottes courtes et brassière, il dévala les marches qui se faisaient toujours plus raides et étroites. Il s'enfonçait de plus en plus profondément puis arriva devant un miroir. Mais le miroir ne reflétait pas le Pablo dans sa position actuelle. Il se voyait dormir dans le compartiment du train. Il avança sa main vers le miroir et la posa. Il observait son reflet et remarqua à quel point il était blafard, il était recouvert de farine. Il resta quelque temps dans cette position, interloqué, puis laissa tomber sa main. Sans succès. Il tira sur sa main, mais elle restait collée au miroir. Son reflet se réveilla. Mort de peur. Il indiqua en tremblant quelque chose du côté de Pablo. Le cri reprit juste derrière Pablo. Il se retourna. Deux yeux le fixaient.

Pablo se réveilla lentement, il lui semblait qu'il avait dormi pendant des jours, des années peut-être. Il ouvrit les

yeux avec délectation et s'étira. Il regarda ses mains, étonnamment noires. Sûrement les parois du compartiment. Il s'assit, se tourna vers ses amis. Ils n'étaient plus là. Légèrement angoissé, il regarda par la fenêtre : il faisait nuit noire. Il regarda autour de lui et vit la porte du compartiment, défoncée. Son cœur se serra. Il s'humecta les lèvres en tremblant et se leva. Il regarda encore autour de lui, puis par la fenêtre. Rien. Il avança lentement, mettant un pied devant l'autre, les battements de son cœur redoublaient d'intensité. Il s'appuya contre le mur et se rendit compte à quel point il était poisseux. Il en retira une main rouge et humide. Un frisson parcourut son corps. Il inspira profondément et atteignit la porte. Il attendit quelque temps, comme pour attendre une réaction ou un événement. Comme rien n'arrivait, il posa ses doigts sur les cotés de la porte pour se pencher et voir si quelqu'un était là. Personne. Mais tout le couloir était maculé de suie. Pablo n'y comprenait plus rien. Il s'avança dans le couloir, se demandant où pouvaient bien être ses amis. Sur le mur du couloir, côté compartiments, des mots étaient écrits en blancs, des mots qui tranchaient avec la noirceur du couloir : « Il n'y aura pas de miracle ici. » Pablo n'y prêta pas attention : il vérifiait à chaque fenêtre si les autres n'étaient pas dehors. Il arriva devant une fenêtre et posa ses mains sur le rebord pour respirer un peu. On abattit une hache sur ses phalanges, Pablo vit ses dix doigts tomber à l'eau.

Pablo se réveilla. Philippe, Joseph et Émilie le regardaient. Ils lui hurlèrent : « Perché ? » Ils répétèrent ce mot des dizaines de fois, en s'approchant toujours plus de lui. Pourquoi, pourquoi, pourquoi. Pablo se mit à crier lui aussi. Il criait et plus il criait, plus ils hurlaient et plus son cri partait dans les aigus et plus leurs hurlements

descendaient dans les graves. Le visage de Pablo se déformait et se mit à fondre. La qualité de son cri s'altéra, mais il ne pouvait s'arrêter. Les visages de ses amis avaient maintenant eux aussi la forme d'un cri. Un Cri aigu, retentissant, monstrueux. Ils s'approchaient de lui et des morceaux de leurs visages tombaient à terre. La température augmentait rapidement à présent et Pablo, lui, s'étalait sur sa banquette. Philippe, Joseph et Émilie se mélangeait, ils faisaient un, un être commun, métaphysique, terrible. Cette masse inhumaine et informe avait cessé de s'avancer et criait sur place. Ce jusqu'à ce qu'elle se jette sur Pablo pour le dévorer goulûment. Ils s'arrachaient la cire de ses oreilles et de ses mains, la cendre de ses cheveux et de son short et le pétrole de ses semelles. Tout son corps n'était que lambeaux avalés par ce monstre.

Pablo se réveilla en sursaut. Ce devait être fini, ce devait l'être. Plus de mauvais rêves. Il regarda autour de lui, sa banquette était anormalement humide. Il se tourna vers l'autre banquette. Un jeune homme, debout, le regardait, sa silhouette dissimulait la lune. Ses cheveux courts se mouvaient lentement sur sa tête et un petit rat, un petit rongeur gris et luisant, sautillait son épaule. Le garçon se mit à parler doucement, d'une voix hypnotique et suave, un peu fluette : « Deux histoires ont créé un chanteur charnel. Voici venu le temps du chiffreur filiforme et féodal. Le créateur prit le dessus et voyait du zénith. Apesanteur. Il emprunta la voix du jeu, la chair revint. – Le doyen de l'île est parti en fumée ! Les murs restent.– Apesanteur. Les os forts revinrent lentement, la jungle se livra et il goûta au champagne des empereurs. Apesanteur. Le savant était fou. Les draps montraient les vies des autres. Les citoyens portent des cibles. Apesanteur. Les projections se rapprochaient, les

bruits aussi. Dès l'aube de l'ivresse, la volupté s'est déclarée bâtarde. La mère absente, sa valeur reste au col. Apesanteur. Les planches brillent. Quand sonnera l'heure de l'apodose ? Tout ici n'est que folie. »

Pablo se réveilla. Il regarda autour de lui et vit Philippe, Joseph et Émilie, de dos. Ils étaient en train de discuter lorsque, soudain, ils s'arrêtèrent et se retournèrent brusquement. « Ah ! Tu es réveillé, dit Joseph avec un sourire. Nous t'attendions. » Ils se levèrent et s'approchèrent calmement. Lentement, ils agrippaient ses bras et ses jambes. Pablo avait beau se débattre, ils étaient bien plus forts que lui. Philippe ouvrit la fenêtre et ils le lâchèrent dans le fleuve. Pablo tombait, tombait. Il tombait sans cesse et sans finir. Il toucha l'eau. Il s'écrasa sur l'eau. Ses deux jambes se retournèrent, sa cage thoracique se renfonça et son crâne se fractura. Ainsi brisé, Pablo tenta de ramper sur l'eau avec ses deux seuls bras valides, mais rien n'y faisait. Il restait bloqué au même point. Brusquement, il entra dans l'eau. Le froid le transperça de part en part. Il se mit à hurler de douleur.

Pablo se réveilla. Il regarda autour de lui. Tout était blanc. Tout était pur et vierge. Il fit quelques pas puis se rendit compte qu'il s'était trompé de chemin. Il fit machine arrière et prit une autre direction. Il se perdit à nouveau. Il décida de s'asseoir et de réfléchir. En regardant le sol, il remarqua une petite encave, minuscule. Amusé, il s'en approcha et la toucha du doigt. Tout devint subitement noir : Pablo perdit l'équilibre et tomba à la renverse, il se mit à tomber sans cesse, il voyait les immeubles défiler devant lui, les lampadaires n'en finissaient plus, les voitures roulaient autour de lui. Il s'écrasa au sol.

Pablo se réveilla.

## 5

### Niue

Pablo regarda Joseph, Émilie et Philippe avec méfiance. Il tentait de ne pas se faire remarquer et regardait autour de lui, il faisait maintenant nuit noire. Il se répétait ces mots, « il n'y aura pas de miracle ici. » et leur écho se répercutait contre les parois de son crâne, accentuant le mystère presque prophétique qui les entourait.

Entendant un léger mouvement, Émilie se tourna vers lui et soupira, soulagée.

Enfin ! On avait peur que vous ne vous réveilliez jamais. Mais tout va bien maintenant, nous sommes tous ensemble, réunis de nouveau !

Chérie, ne soit pas aussi optimiste, tempéra Joseph, nous ne sommes pas sortis de l'auberge !

Ouais mais il nous reste qu'à payer, ironisa Philippe sans succès.

Et c'est souvent le plus dur, murmura Joseph, payer la facture.

Mais dramatisez pas comme ça, répliqua Philippe le nez légèrement enflé par la blessure.

« On dirait Pinocchio » pensa Pablo « il ne pense pas ce qu'il dit et son nez a grossi. »

Il a raison Joseph, dit Émilie, tu ne devrais pas nous déprimer comme ça avec des phrases aussi... sinistres !

Joseph soupira et se tourna vers Pablo qui était maintenant persuadé d'être revenu à la réalité. À la manière d'un docteur, il le sonda du regard, analysa ses mouvements, ses yeux, son visage, tout ce qui chez lui pouvait être symptomatique pour en déduire, approximativement, vues ses connaissances en la matière, le mal qui le rongeaient. Il le fixa des yeux pour qu'il se tourne vers lui. Lorsque Pablo le regarda enfin, Joseph fit un petit mouvement de la tête en fronçant les sourcils pour dire : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Pablo fit « rien » de la tête, mais Joseph ne lâcha pas l'affaire :

Comment vous sentez-vous ? Vous avez eu des convulsions extrêmement violentes ! Cela vous était déjà arrivé ?

Non, pas à ce degré-là. J'avais toujours réussi à stopper la crise au moment des tremblements, mais là... Je ne comprends toujours pas ce qui a pu la causer. Je crois même que j'étais en plein délire au moment où je vous parlais : je n'en ai pas beaucoup de souvenirs. Quelques flashes, tout au plus.

Mon dieu, mais comment... Comment ça a pu arriver ? D'où viennent ces problèmes ?

Eh bien, il m'est arrivé un truc assez stupide, je dois dire. J'ai commencé le ski il y a deux ou trois ans et je ne suis pas très fort. Je me débrouille sur les pistes calmes. Cette année, j'avais décidé d'aller en faire avec un ami, bien plus expérimenté. Il a donc voulu très rapidement emprunter des pistes dures. J'ai bien essayé de refuser, mais, convaincu que je pouvais y arriver, il m'a poussé sur une piste noire sur laquelle j'ai commencé à glisser, sans réussir à me contrôler.

Je prenais de plus en plus de vitesse, les arbres défilaient à toute allure sur les côtés, je voyais flou, les yeux remplis de vent ; j'étais tétanisé, pas moyen d'appeler à l'aide, ma bouche semblait fermée... hermétiquement fermée... J-je ne sais pas si vous connaissez un peu le ski, mais pour les pistes noires... la plupart des pistes noires sont remplies de bosses, ce qui m'aurait permis de m'arrêter sans trop de problèmes, mais cette piste... cette piste venait d'être damée : elle était parfaitement lisse et sans aucune bosse ! Je voulais m'arrêter, mais tous mes membres étaient paralysés, je n'osais pas bouger et la piste descendait presque à la verticale, lisse... lisse comme une cascade glacée ; j'ai même à un moment essayé de rentrer dans un homme pour m'arrêter, mais il m'a évité de justesse et moi de mon côté j'ai continué à dévaler la pente, immobile sur mes deux skis, soudain capable de hurler. Tout à coup j'ai vu que la piste en croisait une autre plus calme, verte ou bleue – un petit sentier coupait la pente en deux et pouvait offrir une chance de s'arrêter – malheureusement, j'allais si vite que je ne me suis pas du tout arrêté, au contraire, cette cassure dans la descente a offert à la mort une chance inespérée de m'avoir : avec toute la vitesse que j'avais accumulée, j'ai traversé le sentier à toute allure et, à l'endroit où la piste noire reprenait en pente raide, je me suis élevé dans les airs en un vol plané mortel : mon corps tout entier s'est retourné en l'air, je me suis retrouvé à l'horizontale, les yeux droit dans le ciel et ma tête qui a heurté la piste en premier. J'ai dévalé la piste sur encore cent mètres en roulant, démuné, sans skis ni bâtons et je ne me suis arrêté qu'à un tournant dans la piste où je suis rentré dans un arbre... Mon casque s'est refermé sur ma tête et m'a permis d'éviter la mort. Je me suis donc réveillé le lendemain matin à l'hôpital avec mon ami à mon chevet qui

m'a annoncé calmement une fracture du crâne, un hématome à l'épaule gauche, une fracture du tibia droit et un croisement du ligament interne du genou gauche, un coude tordu, deux yeux au beurre noir et, comme cerise sur le gâteau, je m'étais fait 39 bleus et éraflures partout sur le corps. Ma combinaison était tellement déchirée et trempée de sang qu'elle était devenue irrécupérable, tout comme mes skis. Et l'hôpital qui ne savait quoi en faire avait tout détruit. Depuis il m'arrive d'avoir des crises sans que je puisse relever un intervalle précis. D'habitude il me suffit d'avalier trois pilules pour que ça s'arrête. C'est la première fois que la crise dégénère.

Un silence suivit ce long discours révélateur. Choqués par ces paroles, les autres n'osaient pas ouvrir la bouche de peur de dire une idiotie. Pablo rajouta juste :

J'étais venu ici pour me venger de lui. Je crois bien que je n'y arriverai pas...

Le mutisme le plus complet semblait les avoir saisis.

On entendit simplement le cri rauque d'un corbeau dans le lointain.

Un vent glacial s'engouffra dans le wagon. Il se précipita dans les cheveux de Joseph et dans la veste de Philippe. Il rafraîchit le visage de Pablo et alla tourbillonner dans la crinière d'Émilie. Il se faufila entre leurs pieds, apportant un peu de fraîcheur et de joie dans ce huis-clos sinistre. Il s'amusait sur leurs crânes, égayait leurs visages, se risquait quelques fois à s'infiltrer dans leurs bouches, ouvertes en signe de relâchement complet face à cette bouffée d'air frais et revigorant.

Comme on prépare les combattants avant une compétition, le vent les avait armés et maintenant il les laissait. Il sortit brusquement du wagon pour apprêter les

festivités de la soirée.

Il s'éleva dans l'immensité criarde et sombre de l'éther et alla se frotter au pic brumeux de la montagne pour s'en jeter et poursuivre le cours d'eau. La foule aquatique se pressait et l'acclamait, elle entonnait avec une joie manifeste son chant terrible et magnifique tandis qu'il accélérail et précipitait leur libération.

Un craquement sinistre se fit entendre. Tout le monde leva les yeux. Un deuxième craquement résonna dans l'air. Le barrage naturel céda.



*Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle  
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.*

## 6

### **Catrina**

Le troisième craquement fut le dernier.

L'eau filtrait déjà entre les troncs et coulait sur le toit du train, mais au troisième craquement, les troncs se fendirent et tombèrent un à un sur le dessus du compartiment. Ils s'étaient divisés en deux. Les deux premières moitiés de tronc créèrent une simple fissure dans le toit qui serpenta d'un bout à l'autre du wagon. La troisième moitié élargit la fissure, devenue maintenant un cobra qui le dévorait. La quatrième chute fut sans appel. Le tronc coupé en deux traversa le toit et se posa à la manière d'un pilier au milieu des quatre personnes.

Cette colonne auguste et calme ne bougeait plus, elle semblait s'être plantée dans le wagon pour toujours et retrouvait une quiétude sacrée au milieu de l'assemblée hurlante. L'eau ruisselait entre l'écorce comme un lourd rideau de velours transparent, qui ajoutait à la richesse de l'ensemble. Elle protégeait le pilier, refermait ses plaies, consolidait ses fondations. Le destin allait bientôt crever dans ce compartiment, mais ce géant végétal le retenait, il faisait barrage une deuxième fois, protégeait ses habitants.

Ils s'étaient heureusement tous collés aux cloisons et aucun ne souffrit de l'irruption du tronc. Mais Pablo risquait

de faire une rechute : les battements de son cœur s'accéléraient dangereusement et sa main tremblait légèrement. Philippe le remarqua et jeta un coup d'œil inquiet au jeune homme qui, adossé au mur et les yeux fermés, tentait de respirer calmement.

Le lac qui s'était créé n'était plus retenu. La myriade de gouttelettes qui se pressaient d'abord contre les troncs se déversaient sur le toit du wagon : elles se poussaient les unes les autres pour pouvoir atterrir sur ce toit qu'elles avaient toujours voulu atteindre. Quelques gouttes s'étaient d'abord infiltrées, mais maintenant que le tronc avait officialisé le passage, l'eau remplissait joyeusement le wagon dans un déluge incessant d'écume, de sable et de cailloux.

Émilie s'était mise à hurler à peine le tronc avait-il envahi le compartiment. Dès que l'eau avait décidé d'entrer en scène, elle s'était blottie contre Joseph. Joseph, lui, tentait tant bien que mal de se blottir contre Émilie qui refusait de bouger et s'agrippait à son bras. Mort de peur, il s'était finalement paralysé dans une position d'ouverture à une mort certaine.

Dehors, les vaches avaient à peine eu le temps de laisser le champ libre que l'eau reprenait son terrain. Ce courant vicieux avait de prime abord tenté de passer entre les troncs, mais, voyant son passage rapidement bouché, il avait décidé d'attendre, de lentement ronger les troncs jusqu'à ce qu'ils cèdent. Il avait fallu un certain temps, mais ils avaient fini par lâcher. Et maintenant il établissait à nouveau son lit et son territoire. L'onde cavalait dans les nuages de gouttes qui s'élevaient autour d'elle ; elle galopait jusqu'au village, redevenue troupeau sauvage, elle descendait la pente, toute euphorique qu'elle était de retrouver sa prairie chérie. Elle bondissait çà et là en touchant les rochers qui se trouvaient

sur son passage, elle labourait la terre, charriait les pâquerettes, renversait les arbres : le monde colonisé récupérait ce côté sauvage et indomptable qu'il avait.

Car la Nature n'aime pas la civilisation, les règles, les lois. Elle ne supporte pas ce carcan doré qu'on impose à ses enfants. Dotée d'un nouvel élan, elle se mit à rugir. Ce rugissement de l'abîme, rien n'est comparable à cela, c'est l'immense voix bestiale du monde, d'un monde qui se cabre sous la lourde selle des hommes. C'est la Nature dans son infini le plus sublime : la rébellion. Monstre infernal qui ne jouit de son pouvoir que lorsqu'il est total, lorsqu'il est destruction et renaissance.

Dans la plaine se dressait un arbre, un arbre moribond, filiforme. Il se dressait là, seul, entre deux champs, comme un doigt levé au ciel, le doigt d'un orateur criant sa présence. « Je ne bougerai pas, semblait dire cet arbuste. Je suis là, j'y reste. » La vague se dirigeait vers lui à toute allure, bien décidée à le déraciner. Elle descendait, montait, s'élançait en pétillant. Elle prenait de la vitesse, accélérât de plus en plus, chaque mètre gagné était une victoire et tout semblait prédire que l'arbre se coucherait comme les autres et pourtant... L'arbre tint bon. Il pliait sans rompre, encerclé d'une eau plus enragée que jamais, qui voyait sa victoire devenir incertaine et n'en paraissait que plus diabolique ; elle tourbillonnait autour du vieil arbrisseau, semblant vouloir le dévorer, le ravager. Le faible cadavre se démenait, voulait en finir et, semblant doté d'une vie propre, il se mit à convulser : ses racines tremblaient, son tronc tressaillait, ses branches fouettaient l'air autour de lui. Les flots le prirent d'assaut à nouveau, lançant une immense gerbe d'écume blanchâtre autour de l'arbre qui survivait à grand peine, comme une auréole ; ils inondèrent le mort vivant qui se

retrouva face contre terre, à l'horizontale comme un plongeur. Mais les flots ne purent plus rien faire, ils n'avaient plus aucun point d'accroche et ne faisaient que lui passer dessus, impuissants et soudain muets.

La Nature, à travers cet infirme, avait gagné contre elle même.

Depuis les hauteurs célestes, la lune éclairait cette scène incroyable. Devenue pleine d'étonnement, mais toujours imperturbable, elle regardait de son seul œil la rivière reprendre son cours. Les étoiles se mirent à étinceler d'émerveillement, mais aucune ne remarquait la noyade du wagon.

Trop lourd pour être emporté, le wagon continuait à se remplir. L'eau remplissait maintenant le compartiment jusqu'aux chevilles. Aucune des quatre personnes n'osait bouger. Le niveau de l'eau augmentait rapidement maintenant. L'eau montait jusqu'au niveau des banquettes et allait lécher les cuisses des habitants du compartiment. Elle atteint bientôt le bord de la fenêtre.

Finalement, Philippe se leva. Il se dirigea vers Pablo, contourna le tronc. Arrivé devant lui, il l'examina quelque temps pour vérifier qu'il allait bien puis prit le marteau brise-vitre qui se trouvait au dessus de lui. Il se tourna vers la fenêtre, posa sa main dessus comme pour évaluer le nombre de coup qu'il faudrait. Il leva le marteau au-dessus de sa tête puis frappa la vitre de toutes ses forces. Une toile d'araignée apparut dans la vitre. Philippe frappa une nouvelle fois, encore plus fort. Un trou se créa, encerclé de ramifications arachnéennes qui parcouraient la vitre. Philippe frappa encore, et encore, et encore, et une dernière fois. La vitre avait presque disparu : il ne restait plus que des petits bouts de verres coincés dans l'encadrement. L'eau qui

avait réussi à dépasser le bord de la fenêtre s'était mise à couler par la fenêtre ouverte, ne pouvant plus dépasser cette limite.

Satisfait, Philippe regarda les autres comme pour obtenir des félicitations. Personne ne regardait. Ils avaient tous la tête penchée et protégeaient leurs oreilles contre l'eau glacée. Triste et déçu, Philippe retourna à sa place. Pablo, souriant tendrement, posa tout de même sa main sur son épaule en signe de remerciement.

Un léger courant se forma entre les banquettes. Émilie observait les tourbillons et vit brusquement passer devant elle le sac ouvert de Philippe. Perplexe, elle focalisa son attention dessus. Après quelques secondes, le sac fit le chemin inverse puis s'arrêta au milieu du compartiment. Émilie eut tout le loisir de scruter son contenu. Elle aperçu cinq bâtons rouges liés ensemble, munis d'un écran noir. Le sac courut se cacher sous la banquette. Le cerveau d'Émilie, abêti par le froid qui régnait dans le compartiment, ne comprit pas tout de suite ce qu'était ce dispositif. Mais lorsque le sac traversa la pièce pour la quatrième fois, son cœur se glaça. Elle planta ses ongles dans le bras de Joseph. Engourdi lui aussi, Joseph ne sentit pas la douleur tout de suite à travers ses vêtements, mais, après quelque temps, il se tourna vers Émilie. Elle avait les yeux fixés sur le sac de sport qui était allé s'amarrer à côté du tronc. Joseph comprit tout de suite. Il serra Émilie contre lui et lui caressa les cheveux.

Une larme roula sur la joue d'Émilie, se mêlant rapidement à l'eau qui ruisselait de ses cheveux. Peut-être la seule qu'elle avait laissé couler depuis longtemps. Cette perle dégringola le long de sa joue, glissant sur les torrents d'eau, puis s'accrocha à ses cheveux et resta là : étincelante

de tristesse et de désespoir, seule démonstration de découragement profond qu'Émilie laisserait jamais voir. Elle s'était réfugiée dans sa chevelure rousse et se cachait, tentant de réchapper de la noyade. Ce pendule de chagrin, égrenant le temps de leur souffrance au rythme des secondes, se balançait entre son oreille et sa bouche, sans jamais toucher l'un, sans jamais se coller à l'autre, dans l'équilibre parfait d'un balancier éternel.

Les quatre prisonniers avaient le ventre plongé dans l'eau, ils étaient totalement engourdis par le froid et ne bougeaient plus. Leurs forces étaient sapées par les flots glacials qui les entouraient.

Pablo se leva lentement et alla examiner le tronc. Il appela les autres et leur montra le tronc. Interloqués, ils continuèrent à l'observer. Pablo se pencha, prit le tronc dans ses bras et fit mine de le soulever.

Les trois autres avaient compris.

Ils se levèrent tous, lentement, agrippèrent le tronc et tentèrent de le soulever. Le tronc se détacha du fond. Pablo hurla de toutes ses forces :

LÂCHEZ !

Les quatre lâchèrent en même temps. Le tronc s'écrasa au fond, le sol s'affaissa.

Philippe enleva sa veste et son T-shirt et reprit le tronc en main. Impressionnés de ce geste apparemment naturel pour Philippe, les autres restèrent un instant immobiles. Philippe se tourna vers eux, dévoilant un corps rompu à la musculation et à l'athlétisme : sculpté comme une statue grecque, véritable David de la modernité, son torse ruisselait d'eau pluviale et devenait iridescent à la clarté de la lune. Les gouttes longeaient les courbes de son corps comme pour les souligner encore. Il semblait contracter la totalité de ses

muscles sans aucun effort, presque naturellement, par habitude. Sa beauté ne passait certes pas inaperçue.

Joseph et Pablo hésitèrent quelque temps, puis concluant que Philippe faisait sûrement ceci pour être plus efficace et non pas simplement par vantardise, Pablo enleva son col roulé et Joseph sa chemise. Ils attrapèrent le tronc et, sentant que leur peau adhérerait mieux au tronc, ils augmentèrent leurs forces. Le tronc gagna le double en hauteur et, lorsqu'il retomba, le sol s'affaissa beaucoup plus. Ils recommencèrent l'opération une troisième fois, mais, lors de sa chute, le tronc trop humide se brisa en deux.

Un bout tomba à l'eau et l'autre revint à la surface. L'eau ainsi soulevée s'écrasa contre les murs en d'immenses vagues blanches. Des gerbes blafardes d'eau glacée se précipitèrent vers les nuages dans une sorte de concours de hauteur avant de retomber sur le wagon et ses habitants en une légère bruine. Cette fine pluie qui se transformait en brume plongea la scène dans une atmosphère fantomatique qu'auraient renforcée des hululements de loups à jeun ...

Mais revenons à nos moutons. Dans cet immense tohu-bohu aquatique, ce véritable cabaret de la noyade, cette stupéfiante roulette russe marine ; la rupture des troncs avait fait sensation.

Pablo fut projeté contre la paroi droite, Philippe s'écrasa contre la porte et Joseph s'étala sur le mur gauche. Émilie quant à elle fut jetée contre la fenêtre, brisée par Philippe peu avant.

Le corps d'Émilie se plia en deux quand elle toucha le mur. La vague la prit d'assaut : Émilie se retrouva à l'horizontale, en équilibre sur l'encadrement de la fenêtre. Les bouts de verres pénétraient sa chair et la clouaient à la structure, ne la laissant ni tomber dans la rivière, ni rentrer

dans le compartiment. Ainsi en équilibre entre la vie et la mort, Émilie ne bougeait aucun membre, aucun muscle, mais les bandait tous pour rester droite.

Elle devait à tout prix maintenir un équilibre parfait pour ne pas tomber.

## Eldorado

Philippe se releva, plongé dans une nuit profonde, une nuit éternelle où le temps n'existait plus.

Les deux troncs flottaient au milieu du compartiment, l'eau avait cessé de couler à travers le toit. On pouvait voir les étoiles briller dans le ciel et illuminer le wagon.

Un léger grattement, un bruit de pas rapide et frénétique se fit entendre.

Philippe leva les yeux : un petit rat grisâtre le fixait calmement au travers du trou, nullement effrayé, bien installé sur ses quatre pattes. Ses yeux jaunes ne le quittaient pas, ils observaient le moindre de ses mouvements d'un air hautain, mais vivement intéressé. Il semblait sourire, d'un sourire énigmatique, qui semblait chaleureux tout en étant extrêmement distant, presque effrayant. Un sourire qui vous dit de vous rapprocher pour mieux vous confondre. Le rongeur argenté se leva. Ses oreilles dressées étaient au aguets et se mouvaient comme des paraboles en quête d'un signal, son museau était vermeil, un liquide rouge dégoulinait le long de sa gorge en une traînée sanguinolente et tout son pelage était trempé : il luisait à la lumière de la lune comme une auréole. Sur certaines parties de son corps, on voyait des tâches beiges, de petites ellipses où il n'y avait

plus de poils. Il se détourna en lançant un petit couinement et Philippe remarqua qu'il n'avait pas de queue, ou alors juste un petit moignon qui frétillait frénétiquement.

Philippe oublia rapidement l'animal.

Il n'aurait pas dû enlever son T-shirt. Certes, il avait pu soulever plus facilement le tronc, mais il souffrait maintenant. Il s'était écrasé contre la porte, dos nu. Il se frotta le torse et le dos pour se réchauffer, massant ses beaux muscles meurtris. Il grimaçait de douleur quand il vit les pieds d'Émilie. Il s'avança un peu et remarqua que tout son corps était allongé sur la surface de l'eau. Il tourna la tête et vit que Pablo et Joseph étaient tous les deux évanouis, la tête dans l'eau. Il se précipita sur eux, créant quelques remous qui causèrent bien des douleurs à Émilie.

Philippe s'approcha de Pablo et le retourna. Il approcha son oreille de ses lèvres et, sentant qu'il respirait encore un peu, il le souleva et l'emmena sur un des troncs. Leurs cœurs battaient côte à côte et le souffle chaud de Pablo réchauffait un peu le torse glacé de Philippe. Doucement, il le posa à plat ventre sur le rondin flottant de manière à ce que sa tête ne touche pas l'eau. Seul le haut de son crâne frôlait l'eau. Il s'approcha ensuite de Joseph et mis en œuvre le même processus.

Philippe s'avança ensuite vers Émilie. Il tenta de la tirer à l'intérieur, mais il la sentit se raidir. Il tira un coup sec.

Émilie lâcha un hurlement de douleur qui transperça la nuit et réveilla Joseph et Pablo. Émilie ne bougeait toujours pas, mais elle hurla à Philippe :

Je suis empalée sur des bouts de verre, du-con la joie ! Tes bouts de verre ! Si tu me tires, je souffre, compris ? Alors essaie de me soulever au lieu de me torturer. Putain.

Joseph leva la tête et tenta de se relever, mais le rondin tourna sur lui-même et le jeta à l'eau. Pablo éclata de rire, mais fut jeté à l'eau lui aussi. Leurs deux ventres étaient rouges d'échardes, mais ils riaient de bon cœur. Un rire sincère qui leur donnait un sentiment de complicité, de connivence. Ils se sentaient bien, enfin.

Ils rejoignirent Philippe, désespéré. Ils l'interrogèrent sur la question et il répondit avec angoisse :

Votre femme...

Émilie, dit Joseph.

Émilie est empalée sur les bouts de verre qui restaient. Et c'est moi qui ai brisé la vitre ! Mais je voulais juste faire une évacuation de l'eau, pas empaler une femme ! Il faut qu'on la soulève pour qu'elle puisse revenir à l'intérieur.

Vous vous dépêchez oui ? aboya Émilie.

Joseph, Philippe et Pablo se positionnèrent de part et d'autre d'Émilie et placèrent leurs mains sous son corps. D'un même mouvement, ils la soulevèrent lentement.

Émilie gémit, elle sentait les bouts de verre sortir de son corps un à un, le sang couler dans son dos, la douleur le gangrener lentement et la souffrance parcourir chaque nerf de sa colonne pour finalement sortir de sa bouche en un cri rauque et suffoqué. Lorsqu'elle fut enfin à l'intérieur du compartiment, Émilie se réfugia dans les bras de Joseph comme une enfant dans les bras de son père, de peur que l'eau n'infecte sa plaie.

Joseph se mit à la convaincre doucement de descendre. Il lui parla doucement, comme lui seul savait le faire. Il vérifia qu'elle se sentait bien, il la baisa au front et la posa à terre.

Toujours furieuse et angoissée, elle posa un regard de haine sur Philippe et dit d'une voix vibrante :

Quel sombre crétin vous faites !

Philippe pointa son torse avec son doigt d'un air interrogateur désolé.

Non, le pape. Non seulement vous êtes un crétin, mais en plus vous êtes stupide ! Bon Dieu, je crois que j'ai gagné le gros lot...

Émilie soupira longuement, jusqu'à ce que Joseph ne vienne la tempérer :

Calme-toi, Émilie, s'il te plaît.

Non je ne me calmerai pas ! J'ai un trou dans le dos ! Vous ne pouvez même pas évaluer ma souffrance !

Oui, mais tout de même, balbutia Pablo.

Non ! Je me suis enfoncé des bouts de verre dans le dos à cause d'un imbécile qui a brisé la vitre ! Pourquoi d'ailleurs ? J'ai failli passer au travers !

Je voulais créer une évacuation des eaux, maugréa Philippe.

On saluera son efficacité mon petit père ! Il y a beaucoup moins d'eau tout d'un coup !

C'était au cas où le wagon se remplirait complètement ! Qu'est-ce que vous auriez fait si c'était arrivé ?

Je serais passée par le toit !

Il aurait été bouché par le tronc.

Vous voyez bien que le tronc a disparu. Magie ? Je ne pense pas.

Mais vous auriez pu exploser la vitre en passant au travers !

Et alors ? J'avais deux choix dans ce cas-là : soit je passais au travers, soit je m'écrasais dessus en l'explostant et je tombais à l'eau. Dans notre cas, il n'y avait même pas de

vitre ! J'ai eu une chance inouïe ! De toute façon elles sont créées pour ne pas exploser, gros balourd.

Vous vous y connaissez peut-être ?

Parfaitement !

Ah oui ?

Oui !

Comment ?

J'ai plaidé une cause contre la SNCF.

C'est très bien, bravo.

Vous n'êtes pas drôle, n'essayez même pas de paraître sympathique quand vous êtes bête à manger du foin.

Mais ce n'est pas de ma faute si nous avons été projetés contre les murs : Pablo a eu l'idée de soulever le tronc.

Émilie et Philippe jetèrent un regard glacial à Pablo.

Idée infructueuse, murmura Émilie d'une voix où l'aversion rivalisait avec le dégoût.

Attendez, j'avais absolument aucune idée de ce qui aurait pu se passer, bégaya Pablo, terrorisé.

Moi non plus, dit Philippe. Mais j'en ai payé les conséquences. C'est à votre tour.

Ne vous canonisez pas trop non plus, releva Émilie. Vous n'êtes pas un martyr.

J'ai déjà été lynché, Pablo doit l'être aussi.

Jamais de la vie, cria Pablo. Laissez-moi au moins me défendre, ajouta-t-il en bafouillant. « Il n'y aura pas de miracle ici », murmura-t-il entre deux sanglots.

Il a raison, approuva Joseph. Vous n'allez pas le condamner sans un procès.

Je rêve, vociféra Émilie. Tu prends la défense des plus faibles ? Comme c'est mignon, un énième Robin des

Bois des temps modernes... Il n'y en avait décidément pas assez. Et ensuite, vraiment pour la dernière fois, arrêtez de parler de ce que vous ne connaissez pas. Qui est le seul avocat de la pièce ? Pas toi ! Pas lui ! Moi ! Oui, moi ! JE dispense la bonne parole ! Écoutez-moi ! Buvez mes discours ! Répétez mes maximes ! ...

Tais-toi Émilie, tais-toi, brailla Joseph. J'en ai plus qu'assez de t'entendre hurler ! Tu t'es prise pour Dieu ? Tu te vois déjà juge universelle ? Tu te trompes ma petite. Tu as de la chance que j'aie beaucoup de patience. Toi ? Tu n'es qu'une pauvre avocate débraillée qui... »

Émilie l'interrompt d'un gros rire de hyène qui emplit le compartiment. Prise d'un fou rire nerveux, elle regardait son vieux mari avec un regard moqueur qui eut don de l'énerver encore plus qu'il ne l'était. Du haut de ses 48 ans, il plongeait sous l'eau ; Émilie riait toujours. Elle eut soudain un petit gloussement niais puis tomba à la renverse. Joseph, enfin fier de lui, remonta à la surface en tenant le pied de sa femme dans sa main, comme une proie qu'un vieux chat aurait attrapée. Émilie s'agitait sous l'eau. Lorsque Joseph la lâcha, elle sortit de l'eau et resta quelque temps à respirer bruyamment en regardant son mari avec véhémence. Ses cheveux mouillés encadraient son visage comme un tableau en ne laissant qu'une petite fente pour qu'elle regarde son amour de travers. Quand elle fut à nouveau d'aplomb, elle sauta toutes griffes dehors à la gorge de son bien-aimé. Ils tombèrent tous deux à la renverse en heurtant les deux troncs qui stationnaient devant la porte du compartiment. Ils se déchiraient avec passion dans l'écume blanche du compartiment.

Philippe tenta d'intervenir, mais il reçut une bombe à retardement entre les deux yeux. Il regarda devant lui,

éberlué, en ouvrant les yeux tel un hibou. Il cligna trois fois et, après s'être fait gifler par deux pieds en queue-de-poisson, il s'immergea à son tour pour rétablir son honneur bafoué. Il dut ferrailer un peu pour être accepté sur le ring : une morsure sur le bras officialisa son entrée.

Seul Pablo faisait le timide, n'osant entrer dans la rixe. Mais brusquement celui-ci disparut sous l'eau avec un petit cri de souris, quelqu'un ayant confondu son pied avec celui d'un combattant. Il avait tout juste sorti la tête une seconde pour respirer que déjà quelqu'un plaquait sa main dessus et la renvoyait dans les profondeurs sous-marines du compartiment.

Les combattants se déchiraient, happant chaque membre au passage pour le mordre. Tels des chiens enragés, ils se prenaient d'assaut en poussant des grognements.

L'arène était maintenant remplie, les gladiateurs s'affronteraient jusqu'à la mort.



## Épilogue

Castor, tu le vois ?

Je crois que je l'ai repéré. À 11 heures, je vois un train arrêté sur un pont.

Je le vois aussi. Oui, c'est lui : je viens d'en avoir la confirmation.

Mais qu'est ce qui s'est passé, Pollux ? Le toit du wagon est défoncé !

Effectivement, c'est étrange. On ne nous avait pas informés de ce fait là.

Les deux hélicoptères s'approchèrent du train.

Il était 6 heures du matin, un soleil rose se levait lentement sur la terre mouillée. Les nuages s'habillaient de parures d'un orange tendre et clair. Les étoiles s'effaçaient déjà du ciel nocturne. La lune jetait un dernier regard à ses reflets. Les animaux sortaient paisiblement de leurs terriers, les vaches sortaient des étables et se dirigeaient à pas lents vers leurs grandes prairies ensoleillées. Le fleuve avait depuis longtemps repris son cours normal et ne cédait plus une parcelle de son terrain. Les animaux téméraires étaient maintenant prévenus. Et les vaches trop nombreuses se disputaient les brins d'herbe, et les petits rongeurs souterrains se chamaillaient pour un terrier.

Depuis les hélicoptères, on entendait des hurlements

sortir du wagon. Des gerbes d'eau jaillissaient du toit troué.

En s'approchant un peu, ils auraient pu apercevoir nos quatre amis s'ébattre joyeusement dans l'eau, babillant et barbotant tranquillement. Ils jouaient comme des enfants, tout simplement.

Brusquement, une structure cylindrique rouge, semblable à celle de la dynamite, passa à travers la fenêtre brisée. Elle décrivit une grande parabole dans le ciel puis tomba à l'eau. Après quelques secondes, il y eut une immense explosion qui éclaboussa tous les transports. La déflagration sous marine de la bombe fut silencieuse et inoffensive, mais non moins visible. Le fleuve tout entier se soulevait dans une immense holà à la gloire du soleil levant. Des gouttelettes éparses retombèrent en pluie fine dans le fleuve de la vie.

La journée pouvait commencer.

## **DEBUT.**

Débuté le Jour des Morts 2011

Approuvé le Jour de l'An 2014